

Le QUARTIER

L'ALIM

Directeur : JACQUES DUQUETTE

BIEN FAIRE ET LAISSER BRAIRE

Rédacteur en chef : ROGER BEAULIEU

SOMMAIRE

HOMMAGE A MGR CHARBONNEAU	LE RECTEUR
L'ORIGINE DU MOT "GUERRE"	FRANK
JE VEUX	PAUL DAVID
DE RETOUR	MAURICE CLOUTIER
L'INTELLECTUALISME CANADIEN-FRANÇAIS	ADRIEN THIBAUDEAU
UNE NUIT, J'AI VEILLE	MARC BENOIT
LE SEPARATISME	LAURENT LAURENT
LA JEUNESSE DU MONDE	PARTIAL
EN MARGE DE L'EXPOSITION PELLAN	JACQUES G. DE TONNANCOUR
AUX CONCERTS SYMPHONIQUES	J. D.
"LA MISSION DE L'AVOCAT"	PAUL GERIN-LAJOIE
EXTRAIT DE MON JOURNAL INTIME	BRICK
LA MYSTIQUE DE LA PROPRIÉTÉ	GERARD ALLY
LE SENS COMMUN, ETC	PIERRE VADBOUCOEUR
POLYTECHNIQUE ET LES SPORTS	
BALLE-MOLLOMANIE	
GOLF CHEZ LES H.E.C.	F. PREVOST
MÉRITE ATHLÉTIQUE	MARCEL-H. CARON
QU'EST-CE QU'UN HOMME INSTRUIT?	JEAN ZALLONI
LE GROGNON	
LE SYSTÈME MONÉTAIRE	GEORGES-ÉTIENNE TETREAU



ENIGME...

BILLET DE LA SEMAINE

L'ART DE PLAIRE

L'art de plaire, qu'il engendre popularité, charme ou personnalité, est une des plus graves et des plus nécessaires préoccupations féminines.

Une santé à toute épreuve semble en être la source, si l'on considère que pour plaire à ces messieurs, il nous faut être la partenaire habile du match de tennis, la compagne infatigable des randonnées en ski, l'amie idéale qui sait cacher la fatigue des veilles prolongées. Bref, il nous faudrait une endurance à toute épreuve, sous une apparence de faiblesse propre à éveiller les sentiments chevaleresques de l'homme, car il aime bien faire figure de protecteur, ne serait-ce que pour étancher un peu sa soif de domination.

Notre second atout est de savoir écouter. Il n'est donc pas besoin d'une si vaste érudition, d'une intelligence si développée, d'un esprit si vif, quand notre rôle se réduit à hocher la tête affirmativement ou négativement, selon le cas, durant les longues tirades de nos compagnons; quand il suffit de placer une question appropriée ou une exclamation laudative pour marquer de temps à autre notre intérêt.

Parmi les autres qualités, innombrables, que requiert l'art de plaire, il en est une que l'on trouve dans cette remarque de Byron: "Mon idéal serait une femme qui ait assez d'esprit pour comprendre qu'elle doit m'admirer mais pas assez pour souhaiter être admirée elle-même". Il ne nous reste donc qu'à bayer d'admiration devant le sexe fort (!) qui est toujours charmé par une figure enchantée et enchantée de lui. Ces messieurs pourront rétorquer que la femme n'est pas, non plus, exemple de ce désir de briller; d'accord, mais chez elle, il vise tout au plus l'importance qu'elle attache à sa toilette, tandis que l'homme entend qu'on lui concède une supériorité universelle.

Une femme se doit en outre de développer sa personnalité par son vêtement et sa coiffure. Les hommes aiment les femmes bien mises, surtout quand ils ne doivent pas payer les notes du couturier et du coiffeur. Cela leur permet d'acérer critiques (aptitude très développée en eux) sur nos goûts vestimentaires: Si une femme est trop économe, c'est une personne mal fagotée; si au contraire elle ne l'est pas assez, c'est incontinent une gaspilleuse, une prodigue, etc.

Il faut aussi posséder de l'initiative, car l'homme condescend parfois à laisser le champ libre à la femme, singulièrement dans les occupations de l'existence qu'il trouve ennuyeuses. C'est là un des multiples aspects de son égoïsme...

La sincérité est évidemment une fort belle invention, mais toute vérité n'est pas bonne à dire. Ainsi, on ne doit jamais avouer ses défaites, ne jamais se payer la tête de son interlocuteur ouvertement, et ne jamais, au grand jamais, différer d'opinion avec ces messieurs. Il nous reste encore la liberté de penser différemment.

Soyez vous-même, mais si vous avez mauvais caractère, gardez cela pour votre famille. Simple mesure de prudence.

Quand vous aurez réuni toutes ces qualités, vous serez la femme idéale. Faut-il ajouter, cependant, qu'une dot arrondie peut facilement suppléer à tout cela: c'est tellement plus pratique... D'ailleurs les femmes qu'on aime étant rarement les femmes qu'on marie, où est la nécessité de plaire, si le mariage est le complément de l'amour et l'amour le but du désir de plaire?

EAU-VERTE

ÉQUIPE HUMAINE

par le R.P. JACQUES COUSINEAU, s. j.

Au futur président de la République française, sa mère a dit un soir que dans l'âtre deux tisons écartés l'un de l'autre fumaient sans chauffer: "Rapproches-les". L'enfant le fait et bientôt la flamme jaillit. "Tu vois, petit. C'est la même chose pour les hommes. Quand ils s'éloignent les uns des autres, il n'y a plus rien de bon. Mais si on les rapproche, la flamme de l'amitié recommence à flamber!"

La Chrétienté qu'il s'agit de refaire, puisqu'elle croule avec fracas, ce ne sont pas des cadres ou des formules qui l'imposent du dehors, c'est la contagion de notre vie qui la suscitera. De notre vie d'équipe intégralement acceptée. "Voyez comme ils s'aiment", disait des premiers chrétiens le monde païen d'alors. Et le monde païen se convertit au Christ.

Miracle? Certes. Miracle de l'amour, facteur de puissance et d'unité, miracle de l'équipe humaine.

L'homme seul, quand il insère vigoureusement son action dans le jeu des événements, modifie toujours la trame des autres destinées humaines. Profondément parfois, comme Luther ou Photius, qui après des siècles de chrétienté arrachèrent à l'œuvre du Christ le sceau de son unité. Et n'avons-nous pas appris que tel impair d'un professeur débutant son cours lui a fermé ses élèves pour l'année. Providentielle persévérance des actes à nous suivre sur le bateau où nous sommes tous embarqués.

Mais la puissance de l'équipe est d'un autre ordre: elle multiplie, au lieu d'additionner les forces. Si le trépid connaît une stabilité inconnue des supports isolés, que deviendront, unies, des personnes au rayonnement illimité? Douze joueurs médiocres mais souples, à qui des exercices dirigés ont donné l'unité de tactique, l'emporteront facilement sur les douze beaux joueurs indisciplinés. Le mari et l'épouse véritables, c'est plus qu'homme et femme, c'est une famille, cellule de la société, un foyer, source de bonheur et de fécondité. Et faut-il l'oublier: sur l'humaine équipe des Douze patiemment formée, Jésus fonda son Eglise et le salut du monde et, depuis l'Évangile, les groupes chrétiens qui prient en commun sont assurés de sa présence divine.

D'où vient donc que les équipes humaines se voient accorder tant de puissance sur la terre comme au ciel? En cette collaboration des volontés, ce partage des idées et cette communication des sentiments, pour réaliser la tâche commune, — ce qui est le tout de l'équipe — un mystère opère-t-il? Oui, le mystère humain tout court.

L'équipe, c'est l'expérience accomplie de la solidarité humaine, de cette amitié profonde qui unit d'autant plus que le travail fourni exige davantage, comme dans l'apostolat, la mise d'idées en commun c'est la ratification pratique de cette dépendance inscrite dans notre nature, reconnaissance devenue simple et douce parce que les échanges se font sous le signe de l'amitié. C'est encore le développement de la personnalité, au maximum certes mais dans la voie normale, puisque l'amélioration de l'homme doit être recherchée et obtenue socialement, c'est enfin la vie d'amour et de don continu, à qui le Seigneur a promis la joie de la béatitude.

Nous avons assez vécu. Nous connaissons des gens qui ont "perdu leur âme" pour une œuvre ou pour le service d'autrui, et nous savons que le Christ n'a pas menti,

car leur âme, ils l'ont gagnée, avec l'admiration universelle. Et sur nous-mêmes, nous avons observé que la chaleur du groupe n'est pas qu'exaltante, elle est unifiante. N'est-ce pas au moment où nous pouvions le plus nous reconnaître dans une action visible commune, aux récents Congrès eucharistiques de Montréal ou de Québec, que nous avons pris un contact plus intime, les uns avec les autres? Tant il est réel ce besoin d'être réunis avant que d'être unis.

Il y a plus, Dieu, personne ne l'a jamais vu, mais la figure de Dieu parmi nous, qu'est le prochain, qui donc y pense? Ah! si le Christ récompense le verre d'eau, je comprends qu'il aime, bénisse l'esprit d'équipe qui engage dans le jeu de la charité ce que chacun considère comme les fibres mêmes de son être.

Pour que les hommes consentent à perdre leur âme dans ce Grand Jeu, Jésus s'est incarné; pour qu'ils communient profondément dans une Action visible, il s'est fait perpétuelle Victime sur les autels. Depuis, avec des millions de chrétiens, nous participons au Pain de Vie qui nous fond dans l'unité de l'Amour, et de là nous partons sur les fronts où nous attendent les tâches de conquête. Par le Corps mystique, nous sommes désormais toujours "un".

Ainsi que dans la Trinité. "Pour vous faire un, comme nous sommes un". Vérité très douce, étonnante, peut-être: les trois Augustes Personnes forment une équipe modèle de la nôtre. Toutes, elles sont données à l'œuvre commune qui est la possession et le rayonnement de l'Être divin, elles sont même leurs relations, elles apportent un don différent avec un égal amour, ce qui n'introduit pas l'inégalité, mais la seule diversité qu'exige la vie de parfaite union.

C'est grâce à cette vie à laquelle nous participons, que nous maintiendrons notre esprit d'équipe. A une condition: celle de l'effort. Si l'amitié est fruit et juge du travail commun, le travail est preuve et épreuve de l'amitié.

Une vie d'amour suppose le don effectif. Ne pas apporter en toute simplicité son idée même divergente — par timidité, faux calcul ou vanité blessée —, ne pas fournir l'effort demandé dans les conditions données, parce que ça ne nous dit pas, ce n'est pas entrer pleinement dans l'équipe, on reste en dehors du jeu de la charité, qui est total.

Ainsi, dans nos cercles d'étude, les personnalités ne doivent pas se réduire à un pauvre commun dénominateur; non, toutes doivent apporter leur contribution, l'enrichir sans cesse, sans quoi le groupe ne serait plus une multiplication, mais une addition d'individus en série. Les volontés sont unies dans l'Amour.

Cette communion des volontés exige la collaboration persistante, toujours actuelle, sans quoi la vie du groupe repose sur la pure complaisance, son amitié n'est faite que de souvenirs communs. Non, il faut en nous le jaillissement continu de l'amour, comme dans l'Eglise, comme dans la Trinité.

Nous savons que le monde ne sera sauvé que par le jeu d'équipe des chrétiens. "Faisons-le, et ça se fera", s'est dit la Conférence Mignault, avec la conférence Laënnec, après les jocistes de partout.

HOMMAGE A MGR CHARBONNEAU

Discours prononcé par Mgr le Recteur au Cercle universitaire, le samedi, 19 octobre.

Excellence,

Vous avez retenu les dernières phrases de l'allocution de M. le Président. Il me charge aimablement de vous exprimer la confiance que nous mettons en vous, la collaboration que nous vous promettons, et nos souhaits de santé et de prospérité.

Notre confiance! Mais, Excellence, vous la méritez de toutes manières. Vous nous arrivez, revêtu de grâce et d'autorité, de la Capitale du pays, où vous avez passé presque toute votre carrière sacerdotale, appliqué à l'administration et à l'éducation. Pourrions-nous désirer autre chose et mieux? Certainement, la Providence vous préparait de loin à devenir le Gardien de notre Cité et le Grand Chancelier de notre Université. Vos études de philosophie et de droit canonique à Rome, vos études de Sciences sociales à Washington; votre professorat à notre Séminaire de Philosophie de Montréal et au Grand Séminaire d'Ottawa, votre stage de supérieur de cette maison et de directeur de l'Ecole Normale de Hull, vous ont rendus familiers ces questions de culture intellectuelle et de formation professionnelle si nécessaires de nos jours à un chef de peuple. De plus, pendant douze ans, vous avez pris une part active à l'administration du grand diocèse d'Ottawa, en qualité de vicaire-général. Et depuis un an, premier évêque de Hearst, vous portiez allègrement le fardeau d'un nouveau diocèse à organiser, dans un pays d'avenir, sans doute, mais où tout était à faire... Nous savons, Excellence, que vous avez quitté avec tristesse ces lointaines campagnes; vous vous y étiez déjà profondément attaché, car les bonnes œuvres fleurissaient sous vos pas.

Rome parla. Vous avez dû, dès lors, adopter une nouvelle famille, la nôtre; nombreuse, complexe, difficile; où il y a du mal, mais beaucoup de bien; où il y a des indifférents, mais tant de braves gens, tant de bons chrétiens, pour qui l'évêque, leur évêque, est un père toujours vénéré. Nous les représentons ici, ce soir. Et nous vous disons simplement, filialement: "Excellence, nous avons confiance en vous, car c'est Dieu qui vous a envoyé."

Je lis votre blason: "D'azur à trois losanges de sable posés sur une barre ondulée d'argent accompagnée à dextre d'une étoile rayonnante d'or et à senestre d'un soc de charrue aussi d'or."

En choisissant cette barre ondulée d'argent, vous ne pensiez évidemment pas, Excellence, figurer le fleuve Saint-Laurent, dont les rives seront désormais votre séjour. C'est votre ange gardien qui a guidé alors votre main, tout à fait à votre insu. Mais c'est de propos délibéré que vous avez inscrit à senestre une charrue d'or, car vous êtes un fils du sol et vous vous en alliez travailler dans le diocèse agricole de Hearst. D'ailleurs la charrue est le symbole du travail ardu; elle conviendrait à toutes les armes épiscopales. Avez-

vous ensuite songé au conseil d'Emerson: "Hitch your waggon to a star"? En tout cas, vous avez "accroché votre... charrue à une étoile", illustrant ainsi votre devise: "Ad augusta per angusta": ce qui se traduit: "A noble but par dur labeur". Vous ne vous faisiez pas d'illusion. Vous devinez que la tâche d'un évêque moderne, — surtout dans une vaste métropole, — est une tâche terrible et épuisante.

Nous essaierons de vous la rendre plus légère et plus douce par notre collaboration. Cette collaboration, en somme, se réduit à deux mots: soumission et obéissance; soumission affectueuse à vos remontrances, si celles-ci devenaient nécessaires; obéissance à vos ordres, car rien ne marche sans direction. Nous savons si bien que nos Evêques n'ont jamais voulu autre chose que le salut de leurs ouailles: le nous sera facile de vous écouter et nous nous ferons un devoir de vous suivre.

Nous croyons deviner ce que votre Excellence désire faire de l'Université, de ses professeurs, de ses étudiants, de ses amis. N'a-t-elle pas dit, au dîner qui a suivi la messe du Saint-Esprit: "L'enseignement supérieur décidera de l'avenir. Notre Université doit donner un enseignement religieux, moral et national à nos étudiants et former des chefs vaillants à notre peuple qui les attend." Sous la formule générale, on sent la volonté d'insister sur quelques points précis. La mission de l'Université n'est pas uniquement de faire avancer les sciences et de les transmettre; elle consiste en outre, à former des hommes, des chrétiens; des hommes et des chrétiens qui soient d'un pays en particulier, et qui puissent diriger l'opinion et la conduite de leurs concitoyens. Vous voulez, Excellence, une action universitaire qui soit en même temps une action catholique. Nous l'avons compris, et nous vous assurons, avec bonheur, de notre collaboration.

M. le président m'a prié, en troisième lieu, de vous offrir nos vœux. Nous vous souhaitons d'abord une bonne santé. Vous en avez grand besoin au poste que vous occupez. Votre tâche est quotidienne, délicate, innombrable, et combien périlleuse, quand il faut sévir! Les intérêts que vous avez en main sont d'une telle importance, que votre vigilance ne peut s'assoupir un instant. Tout cela pèse fatalement très lourd sur le chef et le mine lentement...

Et sans doute, il n'est pas nécessaire de réussir pour accumuler des mérites. Toutefois, Excellence, nous vous souhaitons de réussir: c'est tellement plus intéressant! Et puis, la réussite dans le bien est tout de même utile au royaume de Dieu. Sans la prospérité dans les œuvres spirituelles, la vie catholique s'étiole. Nous formons donc des vœux pour que vos entreprises connaissent une riche floraison et portent des fruits abondants. Pour tout dire, Excellence, nous voudrions que vous soyez heureux au milieu de nous. Que Dieu nous entende!

L'ORIGINE DU MOT "GUERRE"

Paraît-il, nous sommes en guerre et nous nous acheminons vers la paix. Ces deux mots ont passé des milliers sinon des millions de fois sur nos lèvres; mais avons-nous déjà pensé d'où ils originaient? Eh bien, voici pour le mot guerre.

Guerre! Mot terrible! Terrible non seulement par toutes les scènes qu'il rappelle, par toutes les horreurs qu'il évoque, mais terrible en lui-même! Nos belles langues romanes le virent surgir lorsque descendant sur les plaines les hordes des envahisseurs: son double "r" nous rappelle le retentissement des lances et des boucliers des guerriers. Dans la langue rude de ces armées, werran était la mêlée et le désordre. Et les peuples méditerranéens qui passaient alors de la sonorité solennelle du latin aux premières mélodies des langues néo-latines, reçurent dans leur vocabulaire naissant ce mot qui y paraît gravé rudement par la pointe d'une hallebarde gothique: guerra, guerre.

Les Romains connaissaient aussi la guerre, puisque la lutte est aussi ancienne que toute société humaine; mais dans le combat les Romains ne perdaient jamais cette dignité qui étonnait leurs adversaires eux-mêmes. L'histoire des guerres romaines est riche en épisodes où deux champions des deux armées assistaient, immobiles, à la rencontre. Ou bien, c'était la lutte entre les escadrons, entre les légions; une lutte toujours ordonnée et digne: un duel en grand. Et, en effet, bellum n'est qu'une transformation de duelum. De ce mot bellum, qui renferme toutes les gloires de Rome, il ne nous reste qu'un souvenir lointain dans certains dérivés: belliqueux, belligérant.

En d'autres pays, les langues suivant l'évolution des peuples, le procédé étymologique fut inverse. Un peuple dont l'activité tend vers la fabrication d'engins de destruction de plus en plus terribles, fabriquera aussi, inconsciemment, des mots de plus en plus terribles. Les barbares avaient introduit dans nos lan-

gues un mot pour "guerre" qui, par son étymologie, rappelait le tumulte désordonné de leur "guerre": c'était un mot trop fort pour nous, mais pourtant trop faible pour ceux qui nous l'avaient donné: ils en cherchèrent un autre qui fût plus violent. Dans les langues allemandes, la guerre c'est Krieg, né d'une racine gothique (Kric), qui signifie "hurler". Il y a déjà, dans ce mot, la sonorité du cri farouche qui doit épouvanter l'ennemi. Il est né de ce même instinct qui pousse le sauvage à se tatouer ou se peindre d'une façon effrayante afin de terroriser l'adversaire. Les anciens masques des guerriers japonais ont le même but, avec leurs bouches démesurées, les orbites énormes. Suivant l'histoire japonaise, les hayats devaient beaucoup de leur supériorité sur l'ennemi à leurs célèbres perruques rouges. Pendant le combat ils poussaient des hurlements qui imitaient les aboiements des chiens et faisaient reculer leurs adversaires.

En russe, l'évocation phonétique du mot "guerre" est tout aussi curieuse et exacte: voi, c'est le hurlement du loup; voïna, c'est la guerre. Et c'est la même racine (voi- ou boi-) qui, avec de faibles modifications, a engendré le mot "guerre" dans presque toutes les langues slaves. Dans le slave ancien, boi signifiait "le fléau", "le massacre". Raz-boi c'était le meurtre; à présent, en roumain, ce mot veut dire: guerre.

Dans cette langue de notre sœur orientale, nous retrouvons le même phénomène que dans la nôtre: le mot signifiant la guerre (razboï) a été emprunté au peuple qui vivait hors des frontières, moins civilisé et plus armé, tandis que le mot de paix a été tiré du trésor linguistique national.

Il serait à souhaiter que la guerre ne soit pas plus terrible que le mot, mais n'oublions pas que les mots dérivent des faits et les faits ne dépendent pas des mots.

FRANK

RADIO-OUEST FRANÇAISE

En juillet dernier, la Société Radio-Canada annonçait avec des airs triomphants que trois programmes français seraient irradiés chaque semaine de son poste de Watrous. C'était un pas en avant, et pour quelques-uns cela apparaissait comme la preuve irréfutable des bonnes dispositions de la Société.

A ceux qui ont connu les luttes des sept dernières années, une nouvelle déception était réservée, cependant. Et qu'on veuille bien ne pas nous accuser de parti-pris, si aujourd'hui nous soumettons au public de nouveaux faits et d'un passé tout récent. Ce n'est pas notre faute si Radio-Canada continue sa piètre politique à l'endroit de nos compatriotes; les améliorations dont elle se vante ne sont que des demi-mesures, et nous ne permettrons pas qu'elle jette de la poudre aux yeux du public.

Que l'on en juge par les faits suivants:

1—Un mois à peine après l'inauguration des programmes français, nous étions forcés de nous plaindre des services de Watrous. Le 21 août on nous servait le même programme exactement que la semaine précédente.

2—Le 23 août, on passe sous silence un épisode du roman qui aurait dû être irradié. Et les auditeurs perdent le fil de l'histoire.

3—Le 13 septembre, au contraire, on irradie pour la seconde fois, l'épisode qui a déjà été irradié la semaine précédente.

4—La 20 septembre, changement d'horaire à Radio-Canada, mais aucun changement de politique. Nous avions, par exemple, demandé de nous faire entendre l'Heure Dominicale, et le Directeur de Radio-Canada nous avait promis qu'il ferait son possible pour accéder à notre demande. Promesse sans lendemain: rien n'est venu.

5—Dans la semaine du 20 septembre, les programmes obtenus en juillet sont disparus de l'horaire de Watrous, à l'exception d'un seul.

6—Enfin, au moment où nous écrivons, le "Programme Schedule" publié à Winnipeg, annonce, pour la semaine du 6 octobre, deux programmes des trois que nous avions auparavant.

Et voilà ce que certains (satisfaits à bon marché) appellent de "la largeur d'esprit", des "bonnes dispositions".

Mais c'est donc bien difficile de régler le problème des émissions françaises, en dehors du Québec... et même dans

Québec. Les Directeurs de Radio-Canada n'ont pas tant de misère à se donner quand il s'agit de nos amis anglais du Québec, ou des émissions d'outre-mer, ou des chœurs de nègres de la NBC.

Déjà nous avons proposé à Radio-Canada le moyen de prévenir des bévues telles qu'il s'en est commises à Watrous ces derniers temps. Un employé sachant parler le français saurait distinguer entre les répétitions françaises, et pour éviter des répétitions qui ne sont après tout qu'une preuve d'ignorance.

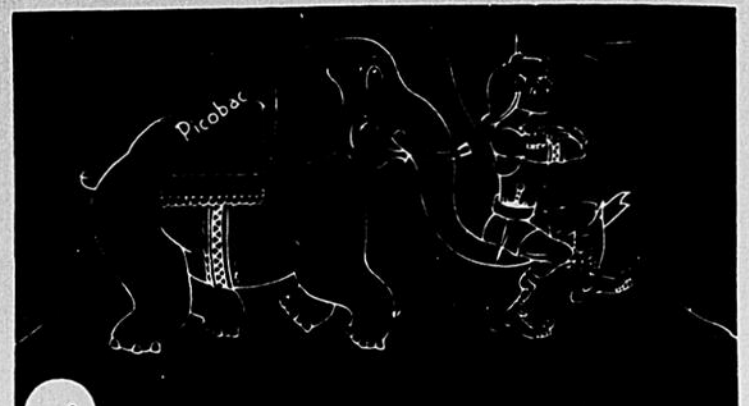
Mais indépendamment de ces quelques faits, nous protestons contre la conduite que vient de tenir Radio-Canada. Le changement d'horaire était l'occasion toute trouvée pour introduire un redressement en faveur du français. Au printemps dernier la Société Radio-Canada invoquait le fallacieux prétexte que nos demandes arrivaient trop tard. Or nos demandes sont devant elle depuis plusieurs années. Un nouvel horaire vient d'entrer en vigueur, et la Société continue d'ignorer les 700,000 Canadiens français qui vivent en dehors de Québec, depuis l'Ontario jusqu'à la Côte du Pacifique, aussi bien que dans les Maritimes.

Notre peuple supportera-t-il longtemps cette situation? Ceux de nos chefs qui sont mêlés à l'administration, en commençant par le Président, M. Morin, ne voudront-ils pas élever la voix? Nos députés, enfin, et nos ministres sauront-ils se servir, pour le bien des leurs, de l'influence qu'ils ont entre les mains?

Les déceptions de Watrous ont assez duré: il est temps qu'on se réveille... et que l'on ouvre les yeux.

Les Associations Nationales de l'Ouest.
(communiqué)

INSTITUTION
CANADIENNE-FRANÇAISE
LABORATOIRE NADEAU
LIMITÉE
PHARMACIE EN GROS



Annibal, dans les Alp' avec ses "tanks" vivantes,
Donnait du Picobac aux troup' qu'étaient contentes.

● Cela expliquerait comment le grand Carthaginois réussissait à soutenir le moral de ses troupes, si longtemps éloignées du pays. Car le choix de la récolte de Burley du Canada donne toujours un tabac doux, frais, agréable à fumer. C'est aujourd'hui le tabac à pipe le plus populaire au Canada. Et l'enchantement de son arôme et de sa saveur est rehaussé par son prix très modique.

BLAGUES HERMETIQUES COMMODES - 10c ET 15c
BOITE METALLIQUE "LOK-TOP" de 1/2 livre - 55c
mis aussi en boîtes métalliques pour le gousset

Picobac

"Il A bon goût dans la pipe!"

JE VEUX

Nous avons défini la volonté: Un subalterne plus ou moins récalcitrant de l'intelligence. Puis nous avons exposé l'équilibre qui chez un sujet sain existe entre sa vie active, sa vie intellectuelle et sa vie instinctive. Enfin nous avons conclu que la jeunesse pourrait bien avoir comme but: l'Education de sa volonté.

Qui dit éducation, dit effort. C'est un fait expérimental. La volonté ne s'affirme que par une lutte pénible, accablante, où les échecs abondent, où les victoires sont rares. Et rares sont les hommes capables de soutenir un combat de telle envergure. Ils doivent chercher des forces susceptibles de les encourager. La plupart les ont trouvées dans la religion, certains dans un orgueil aveuglé parce que passionné, d'autres dans de mystiques et conquérantes ambitions.

Les adversaires de la volonté sont nombreux: ils sont EN NOUS, AUTOUR DE NOUS. En nous, notre nature humaine, opposée à tout effort se porte sans cesse vers le plaisir; autour de nous la société par ses sournois et multiples tentacules cherche à paralyser nos déjà faibles "JE VEUX".

Trop d'auteurs ont analysé la psychologie de nos tendances naturelles, instinctives, pour que je m'y attarde longuement. Cependant, nous vivons un siècle fertile en expériences, en leçons de toute sorte. Pourquoi n'y pas chercher quelques enseignements pratiques?

La France que tous, que moi-même croyions invulnérable a esuyé la plus grande défaite de son histoire. Comment expliquer un fait aussi déroutant? Des chefs qu'une victoire aurait déifiés sont aujourd'hui accusés. Et, bien sûr, il y a de grands responsables. Mais n'oublions pas que le peuple élit ses gouvernants; il a donc sa part de responsabilités d'avoir choisi de tels chefs et surtout de s'être attaché exclusivement à son bien-être. L'ouvrier NE VOULAIT plus travailler et la loi des quarante heures fut votée, la femme NE VOULAIT plus enfanter et la France voyait chaque jour se clairsemmer les berceaux, si bien qu'il y a deux ans les décès dans de nombreux départements l'emportaient sur les naissances. Ces deux faits, à eux seuls suffiraient presque à expliquer en partie le désastre de cet été. En effet, faute d'enfants, l'armée perdait chaque année la valeur d'une division tandis qu'en Allemagne on pouvait croire à la

génération spontanée tant ils poussaient drus, les soldats du troisième Reich! Plus l'ouvrier français diminuait ses heures de travail et moins il sortait de tanks, d'avions, de munitions... des usines. Pendant ce temps Goering disait au travailleur allemand: "Passez-vous de beurre et fabriquez des canons".

Clémenceau, qui constatait cet engouement général de la France pour la vie facile et son opposition à l'effort, disait à René Benjamin, il y a de cela quinze ans et plus: "Les Français sont un peuple qui s'en va... qui est en train de perdre sa mentalité, qui ne se retrouve plus, qui se désagrège" tandis que l'Allemagne est "une race inférieure et forte et qui de nouveau vous le fera bien voir". Benjamin demanda au Tigre les réformes qu'il préconisait et Clémenceau de répondre: "Ce serait en se sacrifiant".

Hélas, les années se sont écoulées et ces prophéties de Clémenceau n'ont pas trouvé d'écho. Les sacrifices n'ont pas été accomplis. Pourquoi? Parce que le sacrifice demande de la volonté et celle-ci de nombreux sacrifices. Les plaisirs, le bien-être, le luxe, la paresse s'en passent. L'histoire nous montre d'ailleurs que la décadence des nations a toujours débuté par un affaiblissement individuel. La mollesse, l'insouciance, la jouissance des Romains ne furent-elles pas les causes directes de la ruine de l'Empire Romain?

La France réalise tout cela, il est trop tard. Elle est pour le moment vaincue. Et voilà comment l'absence du "JE VEUX" individuel s'est synthétisée dans un manque complet d'affirmation nationale.

Nous sommes la proie de ces mêmes ennemis naturels et prenons garde d'en devenir les adeptes. Car alors, le jour où nous nous rendrons compte de notre désorientation, il sera trop tard. Nous serons assujettis à la médiocrité. Nous serons ces molles "bonnes volontés" qui voient l'effort et ne l'accomplissent jamais. L'enfer en est pavé, dit-on, ce qui se comprend puisque, sans contrôle, le corps domine un vouloir passif et une intelligence prévoyante mais impuissante.

La Volonté est une éducation et du corps et de l'esprit. On peut difficilement discipliner l'un sans l'autre. Le jour donc où le "JE VEUX" intellectuel deviendra chez nous irréductible le corps sera l'esclave de l'esprit et non plus son maître.

Paul DAVID

Le RENDEZ-VOUS des ÉTUDIANTS

PRIX SPÉCIAL SUR PRÉSENTATION DE LEUR CARTE D'ÉTUDIANT

3 LIGNES POUR 25¢

L'Académie de Quilles
Centrale

COIN ST-DENIS et STE-CATHERINE



La Vie Universitaire

LE BLOC UNIVERSITAIRE

Ce qu'il est:

L'association nationale des universitaires canadiens-français.

Ce qu'il veut:

développer la solidarité, relever l'économie, le social, le politique et le culturel chez les Canadiens français.

Ce qu'il a fait:

Obtention de bourses d'étude. Sections dans les différentes universités. Congrès.

Voyages.

Soirées musicales. Cabarets-chantants. Coopérative d'achat de livres et d'articles de sport. Retraite nationale. Diners-causeries. Thés-causeries. Divers groupes pour étudier des questions

juridiques, économiques, philosophiques, historiques, etc.

CONCOURS D'ÉLOQUENCE

L'ÉPREUVE ÉLIMINATOIRE AURA LIEU

LUNDI SOIR

à 7 hres 30

À L'UNIVERSITÉ (SALLE 214)

LE PUBLIC EST ADMIS

ENTREE LIBRE

LA RÉPUBLIQUE DES ESCHOLIERS EN 1942

Nous avons reçu, il y a quelques jours, le rapport de la Commission du troisième centenaire, résumant le travail accompli jusqu'aujourd'hui par cette Commission. Une chose, dans ce rapport, intéresse particulièrement les étudiants, c'est le rôle qu'on leur assigne dans les fêtes du troisième centenaire de Montréal. Nous reproduisons intégralement cette partie du rapport qui nous concerne.

La jeunesse étudiante figure largement dans le cadre de nos manifestations projetées. Il y a près d'un an, à la suite d'une suggestion d'un journaliste bien connu de cette ville, nous soumettions à un groupe d'entre elle, un projet de fondation d'une "République des Escholiens", à l'occasion des fêtes de 1942.

Nous avions délimité les frontières de cette "République" dans ce qu'il est convenu d'appeler le quartier latin de Montréal, avoisinant l'université de Montréal, rue Saint-Denis.

Une porte monumentale, aux armoiries de la "République", érigée coin Saint-Denis et Craig, devait marquer l'entrée de cet état fantôme. L'Université McGill aurait été invitée à se faire représenter auprès de la "République" par un ambassadeur extraordinaire.

Des relations diplomatiques auraient été établies entre la "République" et la Cité de Montréal.

La "République" devait posséder ses colonies, celles du Levant, du Ponant et du Septentrion.

L'intronisation de son Président, au début de 1942, l'installation de son Conseil d'Etat, l'introduction de l'ambassadeur extraordinaire, la prise de possession du Corridor Maritime à l'ouverture de la navigation, avec défilé des armoiries, débardeurs, voituriers, cadets de la marine, etc., auraient donné lieu à des cérémonies pittoresques.

En marge des réjouissances populaires de toutes sortes qui se seraient déroulées au cours de l'année, il y aurait eu une campagne d'embellissement et de renaissance du quartier latin de Montréal, avec le concours des maisons d'affaires.

Comme corollaire de cette évocation des mœurs, coutumes et traditions estudiantines françaises d'autrefois, McGill nous aurait présenté l'histoire des étudiants anglais d'autrefois, avec les cérémonies pittoresques qui marquaient la vie des étudiants dans la vieille Angleterre.

DE RETOUR

Voilà déjà un mois que M. Carabin a repris d'assaut le quadrilatère St-Denis-Sherbrooke-St-Hubert-Viger; bon gré, mal gré, pendant de longs mois, il évoluera dans ce cadre restreint, mêlé à une foule grouillante et impalpable.

Les bras chargés de bouquins, la tête lourde de savoir, il va et vient, monte et descend, tantôt rêveur et distrait, tantôt blagueur et gouailleur, parfois songeur...

Nouveau venu, il s'est émerveillé devant le charme et le pittoresque de "ces lieux", tout en évoquant les fragments de lettres que lui a légués son éducation classique. Ici, un escalier jaune vient poser son dernier degré sur le bord du trottoir; plus loin, des magasins ont bourgeonné sur la façade des habitations; ça et là, des réclames aux formes et aux couleurs variées semblent tenir dans le tableau la place des ombres.

Cette première impression, si heureuse soit-elle, se perd hélas! avec la fuite des jours: le pâtre découvre peu à peu des imperfections à l'histoire monument dont l'érection a exigé le labeur et les sacrifices de tant de générations.

Que dire de celui qui est de retour? — Fort de son expérience, il affirme à brûle pourpoint que le paysage, l'atmosphère et le milieu n'ont pas, d'une année à l'autre, subi l'influence bienfaisante de l'Intelligence de l'homme. Rien n'a changé: mêmes bruits, mêmes odeurs, même Université; la traditionnelle routine suit son cours...

Pour l'oeil quelque peu observateur, un tel jugement est à la vérité catégorique. N'est-il pas vrai que les vieux murs, si riches en souvenirs, ont pris une allure de jeunesse en se parant de nouveaux "cadres", dont les héros ont dans les yeux des pensées de lutte et de conquête. Faut-il révéler qu'un professeur a perdu une bonne habitude et que d'autres en ont pris une mauvaise. N'a-t-on pas remarqué que l'appareteur a un ou deux cheveux en moins?

D'un autre côté, de bons amis n'ont pu échapper à la morsure du temps ou encore au feu nourri des examens: ce sont des vides difficiles à combler. Certains ont pris des airs de bourgeois, soucieux du bon état de leur estomac; un petit nombre cultive un quelque chose non loin du nez, tandis que leur chevelure retraite à l'anglaise.

C'est surtout dans leur état d'esprit que les changements sont les plus sensibles. Avant de se

serrer la main, en mai dernier, ils parlaient de choses de guerre, calculaient comme tant d'autres les chances de succès des Alliés et des Allemands. Aujourd'hui, la guerre ne fait presque pas le sujet de leurs conversations: ils la fuient. Pourtant ils savent bien que la France et des peuples faibles sont terrassés par la botte hitlérienne; que M. Mussolini enfonce toujours son poignard dans le dos de ses amis de naguère; que les bombes nazies guettent les Londoniens au sortir des abris souterrains.

Nous sentons la guerre tout près de nous, même si nous faisons partie d'un monde à part, même si nous bouillonnons dans une sorte d'étuve. L'entraînement militaire sera bientôt une réalité; plusieurs d'entre nous sont lieutenants ou capitaines: ils se rendent aux cours au pas militaire!

C'est une des raisons de l'affluence de la foule au dernier débat, dont le sujet "Robes longues ou robes courtes" a soulevé l'indignation de certaines âmes et a provoqué une véritable enquête dans le numéro précédent du Quartier Latin.

Il faut aussi attribuer à la même cause, comme me le fait remarquer un ami en ce moment, l'attitude un peu irrégulière de certains d'entre nous lors d'une récente soirée: "Il n'y avait pas la gaieté et l'entrain des soirs d'autrefois: une force inconnue nous pousse à employer des moyens violents pour sortir de nous-mêmes".

L'Université n'a pas bougé, il est vrai, mais il s'est tout de même produit une évolution dans l'esprit universitaire dont il faut tenir compte. C'est pourquoi, il ne sied pas de porter un jugement trop sévère sur les étudiants.

Maurice CLOUTIER

JOUR DES MORTS

SAMEDI, 2 NOVEMBRE

Le Jour des morts tombe cette année un samedi, entre une fête d'obligation, la Toussaint, et un dimanche. Les cours ne devant ce matin-là, d'après la tradition, commencer qu'à neuf heures, il a été entendu, entre MM. les doyens des Facultés et les

directeurs des Ecoles, qu'il n'y aurait pas de cours le Jour des morts.

En conséquence, les vendredis 1er, samedi 2 et dimanche 3 novembre sont jours de congé universitaire.

Le vice-recteur

JOSEPH SAINTE-MARIE PROFESSEUR

Un grand honneur échoit à l'Ecole des Hautes Etudes Commerciales par la nomination d'un diplômé de la dernière promotion au poste de professeur à l'Ecole des Sciences Sociales. M. Joseph Ste-Marie, licencié en sciences commerciales avec la plus grande distinction, remplace M. Victor Doré au cours de gestion financière des entreprises.

Ses amis savent qu'il apportera à sa nouvelle tâche l'énergie froide et tenace, la méthode rigoureuse dont témoignent tous ses travaux. Les amis en question voient aussi un signe des temps dans le fait que bien avant de grisonner on puisse devenir professeur à l'Université. Vive notre époque, et bonne chance, Jos!

Jean ZALLONI

RENÉ DESROY DU ROURE

décédé le 15 octobre

La Faculté des lettres doit un souvenir au directeur des études françaises à McGill. Avant d'y être appelé, il avait professé trois ans (1909-1912) le cours de littérature française à notre ancienne Faculté des arts, où il remplaçait l'académicien actuel M. Louis Gillet.

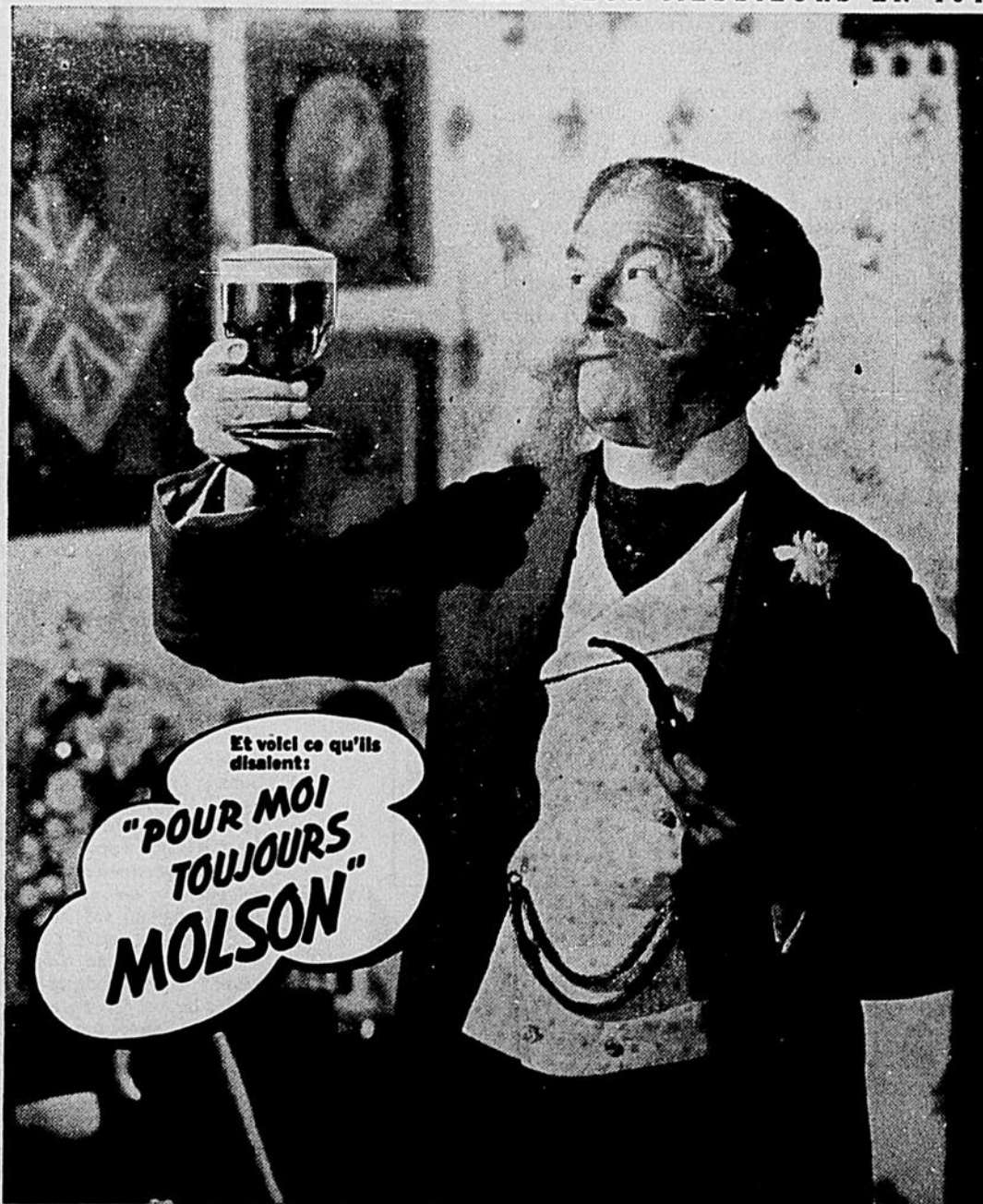
Depuis lors, il s'était détourné, pour des raisons qu'il n'y a pas à rechercher, de notre élément ethnique et de notre institution. Loin de cacher ses sentiments, il les exprimait par un mépris non déguisé à l'égard du moins de ce qui concernait celle-ci. Il lui arriva même de tremper un jour sa plume dans une encre trop amère: elle laissa tomber, ce jour-là, autant d'apprécia-

tions injustes qu'il y avait là de phrases cinglantes.

Mais René Desroy du Roure, tant qu'il enseigna ici, "eut le sourire"; le mot est de l'un de ses fidèles d'ailleurs. Puis, appelé sur les champs de bataille en 1914-18, il avait bravement subi là-bas une captivité de trois années. Surtout, il appartenait à une famille remarquable, ayant eu pour frères et soeurs un héros, le lieutenant Henri Desroy du Roure, un chef, l'Abbé d'un monastère, une sainte, une Petite Sœur de l'Assomption. Pour les siens loin de qui il est tombé, pour lui qui reposera en une terre d'adoption, ayons une prière pieuse.

LE DOYEN DES LETTRES

COMMENT S'HABILLAIENT LES VIEUX MESSIEURS EN 1845



LA BIÈRE QUE VOTRE ARRIÈRE-GRAND-PÈRE BUVAIT

CIGARETTES

GRADS

DOUCES POUR LA GORGE

L.O. GROTHÉ LIMITÉE

"LYRE"

Avis est donné à celui qui a la discrétion de signer "Lyre" dans un article sur "Hugo" de vouloir bien faire connaître son nom à la Rédaction du Quartier Latin.

LIVRES pour PRÉ-SCIENCES

On demande les volumes suivants:

Dalbis: "Sciences naturelles". Collin: "Philosophie thomiste". Chinchole: "Les Origines".

Il est difficile dans les circonstances actuelles de faire venir ces livres de France. Ceux qui pourraient en disposer sont priés d'avertir le cher "Jos".



La teste bien faite



L'INTELLECTUALISME CANADIEN-FRANÇAIS

Il est grand. Ici, les conférences, les publications scientifiques — voire les débats universitaires. Tout réussit, tout fait s'écouler, tout se vend.

Et j'admire énormément la force de caractère des gens de Montréal. Après une conférence de Maritain, une connaissance me disait: "Je n'en comprends pas un mot, mais j'y vais quand même", et elle ajoutait: "C'est instructif". Je ne crois pas les contempteurs de cet héroïsme quand ils le qualifient du nom profane de tape-l'oeil.

Ce ne peut être par snobisme, car alors il nous faudrait croire que tous ces gens, au lieu de faire honneur à notre élite, sont seulement des parures de bancs d'amphithéâtre. Ce serait affreux de croire que le fait de ne rien comprendre à un texte en ôte tout l'intérêt. On ne comprend souvent rien aux femmes, n'est-il pas vrai, et malgré tout, on les aime bien...

Ce serait affreux parce qu'alors on serait forcé de se demander où est l'élite.

Voyons, regardons ailleurs. Les livres. Ici, je me fais fort de prouver jusqu'à C.O.F.D. que les classes instruites de Montréal sont vraiment "bright".

Prenons par exemple le livre d'Alexis Carrel. Ce livre-là n'est tout de même pas une production jaune. Je trouve au contraire que c'est un livre formidable. Je ne crois pas avoir jamais vu tant de science — voire même de sciences — dans un seul auteur, dans un seul livre. Eh bien, le livre d'Alexis Carrel a été en vogue à Montréal. Je ne dis pas: les bibliothèques et les professeurs d'Université l'ont acheté. Je dis: il a été en vogue.

Or ce livre est tel que les médecins qui l'ont lu disent: Pour comprendre

Carrel, il faut être médecin. Et les philosophes disent: Seul un philosophe peut apprécier Carrel... etc. Or nos jeunes filles et nos vieilles madames montréalaises ont acheté Carrel. Quelques unes l'ont lu. Et toutes en ont parlé et ont affirmé le comprendre. Et ceci sans le méditer. Je sais que plusieurs ont pris des notes. Des notes très intellectuelles et très incompréhensibles, signe certain du génie.

Devant un fait semblable, je ne vois qu'une alternative. Ou bien toute cette vogue témoigne d'un détestable vide intellectuel doublé de snobisme creux, ou bien nous avons une élite vraiment intellectuelle et vraiment belle.

Seule, la seconde hypothèse est solide, car enfin, s'il en était autrement, notre élite serait en partie composée d'imbéciles. Or le propre d'une élite est d'être composée de gens bien. Donc la seconde hypothèse est impossible.

Les grands concerts... D'abord, chaque fois, la salle est bondée. Il est vrai que le public applaudit autant les oeuvres posthumes d'illustres inconnus que les chefs-d'oeuvre classiques. Mais c'est l'amour de la musique, voyez-vous, qui le transporte. On pourrait dire aussi: tous les étrangers font salle comble et Tino Rossi eut chez nous autant d'auditeurs que Brailowski. Mais comment juger d'un artiste avant de l'avoir entendu? Et puis...

Le public montréalais est merveilleux. Allez aux Variétés Lyriques. Vous l'y verrez, dédaigneux des faibles charmes de l'ouverture, attendre la huitième mesure du premier acte pour écouter. N'y a-t-il pas là preuve de discernement?

Ah! notre élite! Ce qu'elle est bien! Adrien THIBAUDEAU

LE SÉPARATISME

DÉFINITION: c'est un bonhomme qui... Je dis bien "un bonhomme" et non pas "doctrine", ou "système", car il y a autant de définitions qu'il y a vraisemblablement de séparatistes... C'est donc toujours d'un bonhomme qu'il s'agit. C'est un bonhomme qui veut se séparer — pas en deux évidemment! — mais du reste du Canada.

ARGUMENTATION: il faut sauver notre foi, notre langue, notre "culture", nos lois. Or tout cela est menacé, étranglé, par la Confédération. Donc, sortons de la Confédération.

FOI: attitudes religieuses mal définies dues à l'ambiance matérialiste, routine religieuse, piétisme. A qui la faute? Pas à nos ancêtres, les Dollard, les Madeleine, les Champlain, les Maisonneuve, les Cartier, les... mais à ceux qui ont corrompu notre génération. Où sont-ils donc ces Brébeuf, ces Lallemant, ces Jogues, ces... qui affirmaient leur foi du sacrifice de leur vie? Elles ne sortent plus du tombeau, la Jeanne Mance, les Marie de l'Incarnation, les...! Comme on le voit, j'apporte l'irréfutable argument de l'histoire.

LANGUE: martyrologe de toutes nos pucelles laurentiennes qui ont enseigné par zèle et patriotisme dans toutes les provinces où on a étouffé nos minorités. Les lois scolaires partout ont clos les bouches françaises qui s'apprêtaient — comme de juste — à prier et chanter. Langue gardienne de la foi. Si la province de Québec, laurentienne et catholique, n'avait pas offert ses prières pour l'Ouest, le ciel fléchi que l'on connaît eut-il permis qu'ils se maintiennent?

CULTURE: Peuple jeune, littérature jeune, production constante. Il demeure quelque chose d'étonnant dans cette littérature canadienne — que les "maudits Anglâ" n'y comprennent rien: ce sont des abrutis, on ne se préoccupe pas de leur opinion — mais que les "damnés Françâ" n'aient pas créé d'autels à nos Crémazie, nos Fréchette et nos Lemay, ça mesure la taille de leur littérature ravalée, impudique, innommable. Nos Lemay!... Nos Crémazie!... Ne pas les reconnaître. "Cela n'empêche pas le peuple, le petit peuple, la brave petite race jeune de Laurentie d'accomplir sa mission française sur cette terre d'Amérique (...où rien ne doit changer)" qu'elle a parsemée de ses croix dans le passé, qu'elle a échelonnée de villes aux noms français, et qui, moisson abondante, s'offre à la faux de celui qui y a semé". O Laurentie, qui te compare à la faux coupeuse de moisson?

LOIS: Invasion des lois anglaises dans notre Code civil. Sournoisement, loi de faillite, vente à tempérament, un "tas de législations antisociales" se sont immiscées dans nos lois civiles pour les déparer comme une verrue sur une belle main.

MOYENS: pacifiques: l'éducation, ou non: cf. "La technique du coup d'État" de Malaparte.

SUCCÈS ANTÉCÉDENTS: les timbres et la monnaie bilingues. Telle est importante, que bien des nationalistes, constatant que les "séparatistes" en voulaient davantage, leur criaient: "mais êtes-vous fous, pas plus loin, on en a assez, c'est déjà trop, arrêtons-nous là, nous sommes essouffés!"

MÉTHODES: discours, formation physique, discours, organisation et distribution du travail, discours, publications et propagande, discours. — Grand travail: parler. Plan "du" discours: 1608-1663-1760-1763-1774-1792-1840-1864-1866-1931. On varie selon les circonstances, on épice le tout de citations de nos chefs de file, on conclut par un mot de directivomanie. — Variante: appel à la jeunesse, qui aura "la gloire de donner sa vie à la cause", qualités de la "belle jeunesse et des beaux gars de chez nous", pleurer seize larmes en parlant des mères et fiancées du conscript anonyme, faire "impérieusement mentir les fossoyeurs du nationalisme".

La formation physique suppose des difficultés insoupçonnées, surtout quand le président fait faire de la milice à "son" membre. Celui-ci n'obéit jamais au "form four". Il arrive même que si la "recrue" veut éternuer, elle a beau

vouloir sortir des rangs pour se moucher, elle demeure invariablement sur le rang... Alors le "chef" l'enguirlande... les deux séparatistes (logiquement du reste) se... séparent. D'où deux "associations" séparatistes naissent. Il y en a autant que de chefs. On leur a tant dit de "devenir des chefs". Il y en a qui ont pris au sérieux leurs professeurs de collège, quand ils les appelaient "l'élite".

Discours encore, cette fois, du point de vue technique. On y conseille des réflecteurs et des haut-parleurs, avec accompagnement de cymbale. A défaut d'argent pour louer les salles publiques, on se réunit volontiers dans une cave, au son d'un "gramophone" qui joue des airs militaires, et des "chemisés", après avoir éteint les lumières, dirigent sur l'orateur le jet de deux puissants "projecteurs de poche". Sensations, frissons des nouveaux, quand on parle de gendarmerie royale. Le chef se lève alors dignement, et d'un ton sec, sec et militaire, il ordonne qu'une chemise fasse la sentinelle près de la porte. Effroi naturel des collégiens, qui se transforment, sous la "crénelle des chefs", en un véritable et déliant enthousiasme. Quand il est à point, on ouvre lumières, porte, et le reste, personne n'a peur. Il n'y a d'hésitation qu'au moment de passer la porte... Tout de même si la gendarmerie ne les craignait pas du tout?...

Quant à la répartition du travail, elle demeure le cauchemar des "dirigeants". Après avoir dressé plans sur plans, adaptés aux démissions et recrutements successifs, les comités de jeunes chefs s'aperçoivent qu'il n'y a pas d'autre dissolution, distribuent les fonds, "brûlent les drapeaux et fanions plutôt que de les vendre". Chacun recommence. Retours aux discours...

CONDITIONS D'ADMISSION: L'âge: âge de raison. — Le nom des père et mère: ce qui inspire la cotisation exigible, les collégiens ayant peu d'eux-mêmes. — La profession ou occupation: d'où création d'un comité du chômage s'il y en a par hasard. — Être Canadien français et catholique. Connaître les romans d'Alonzi de Lestres, et pouvoir citer ou localiser une citation de l'abbé Groulx.

HISTOIRE DU MOUVEMENT: séparatisme, autonomisme, fédération de provinces autonomes, nationalisme régionaliste, anticonscriptionnisme, retour vers le séparatisme. Stages de décadence, avec espoir et souvenir de la grandeur d'un groupe. Consulter les archives de tels groupes, les journaux: "La Nation", initiatrice de l'évolution décadente, "l'Unité" dont les 2036 chambres économiques moururent du contre-coup de sa mort, et "l'Indépendance" (un seul numéro, dont l'éditorial s'intitulait, gracieux et invitant: "Casse cou les patriotes!"). — Journaux réfugiés dans les bibliothèques, ou utilisés par les bouchers, les épiciers, les ménagères... et les constipés.

BIBLIOGRAPHIE: "Séparatisme, doctrine constructive", de D. O.L. aujourd'hui d'un journal du samedi, et préfacé par P.C., aujourd'hui de "Regards". — Et les textes polémiques de J.C.H., tendres et amicaux...

Voilà ce qu'un Emile-Charles Hamel aurait pu dire des séparatistes, au lieu de s'attacher à les dénigrer consciencieusement, avec une si comique application que personne n'a reconnu dans ses articles leurs réels travers. L'ironie stimule ou tue; vous aviez le droit de les ridiculiser à mort; vous raisonnez et vos propos, solides comme des châteaux de cartes, leur continuent une propagande que leur anémie et les lois de guerre ne leur permettaient plus. — Si, pour ma part, j'ai pu les stimuler par le sarcasme continu, et parfois trop bien mérité, je me croirai heureux de vous avoir aidé en nous nuisant. Cette somme de détails a du vrai; les séparatistes le savent; ils se les servent "eux-mêmes avec assez de verve", mais nous ne permettons pas que d'autres y touchent. Si mes camarades n'aiment pas la méthode, ou me tiennent rigueur du ton de blague, je leur apprendrai qu'on sert comme on peut. Qui sert bien son pays n'a pas de compte à rendre.

Laurent LAURENT

LES PROPOS DE PARTIAL

LA JEUNESSE DU MONDE

Il a posé son sac et s'est couché sur le dos, à même le sol, les bras étendus au-dessus de la tête, les jambes écartées. Il a fermé les yeux et ne pense à rien. Il sent sa fatigue se liquéfier, se déprendre de ses muscles et couler lentement comme sucée par la terre. Le sang repeuple peu à peu les sillons qu'ont creusés à ses épaules les courroies du paquetage. Le sang lutte avec la fatigue, s'y mélange un instant et, à la fin, s'installe à sa place, sans heurt, sans violence, comme l'eau sucrée remplace l'eau salée dans certaine expérience de physique.

Il ouvre les yeux et inspecte son domaine. Ce qu'il voit d'abord c'est un long brin d'herbe qui bloque partiellement son regard. Cela le fait loucher, lui tire des muscles dans le front. Une fourmi noire se traîne sur la tige. Que fait-elle à cette altitude?

Plus loin, ce sont les branches et tout au fond, le ciel et ses nuages. Il regarde le ciel comme par une trappe dans un toit. Contre le bleu un oiseau passe et l'on s'étonne que son passage n'ait pas laissé une trace comme un trait de fusil.

Maintenant c'est au tour des oreilles de s'éveiller. On entend un vaste murmure indistinct qui fait songer au bruissement du sang dans les artères. Si l'on prête bien attention, si l'on ouvre toutes grandes les fenêtres de son âme, on s'aperçoit vite que ce murmure est en réalité fait d'un millier de petits bruits différents.

Le vent tisse dans le métier des branches de grands accords de fond sur lesquels viennent s'enchevêtrer d'innombrables voix. Des canards invisibles inscrivent dans l'orchestre leur mélancolique éclat de rire avec un timbre nasillard de hautbois. Les écureuils se chargent des trilles de violons. Et soudain un orignal lointain souffle du cor. Il semble bien aussi que les nuages ne sont là que pour dessiner de longs traits de violoncelles.

Si l'on écoute encore plus attentivement, on comprend que tout ce concert n'a d'autre but que d'accompagner un solo de flûte qui vient de là, quelque part à droite. Il est si mince, si menu, ce son de flûte qu'il faut une grâce particulière pour le remarquer. On le laisse pénétrer jusqu'au fond de soi et on sait maintenant que c'est lui seul qui est la raison d'être de toute cette musique.

Qui joue de la flûte dans la forêt? Il tourne la tête et découvre l'instrumentiste. Tout près de la terre, dans la terre même. Le flûtiste laisse aux autres confrères les places hautes de l'estraade, il ne demande qu'une chose, caché à tous les yeux: qu'on veuille se donner la peine de l'entendre. Un ruisseau joue de la flûte sous les herbes.

L'homme couché ne sent plus sa fatigue. Elle s'est fondue dans la terre. Et cela est bon. Et il est heureux.

PARTIAL

UNE NUIT, J'AI VEILLÉ

Des bruits petits petits écoutent le silence, Le silence qui dort dans le sein de la nuit; Clapotis de murmure épris de somnolence Comme le pas furtif de l'heure qui s'enfuit.

Ces préludes discrets du jour qui patiente Broutent, broutent le calme immobile du soir, Coulant une chanson et douce et défilante Qui s'avance en tremblant dans le flou demi-noir.

Il flotte ici et là, frémissements d'aurore Ou vacillements d'aube, une éteinte clarté, Comme l'hésitation d'une crème incolore, Dissoute dans la nuit, prête à précipiter.

Des baumes alanguis s'endorment et s'enlacent Fondant tous leurs parfums en un parfum sans nom, Une odeur sans chimie, un vestige qui passe Et qu'on veut retenir mais s'échappe et dit: non.

Une tiédeur morte étreint le sol humide. La nature se fige et n'ose plus bouger Car la moiteur l'opprime et même un rien timide La fatigue. Elle dort sans plus même songer...

Marc BENOIT

\$1.00 envelop 300
cigarettes SWEET CAPORAL ou WINCHESTER, ou \$1.00 envelop 300 à pipe OLD VIRGINIA, soit 1 livre de tabac SWEET CAPORAL HACHE FIN (avec papiera Vogue) aux Canadiens qui font du service outre-mer dans la F.C.S.A. seulement.

\$2.50 envelop 1,000
cigarettes à un soldat ou à une unité. Adresse: "Sweet Caps" B.P. 6000, Montréal, P.Q.

"La forme la plus pure sous laquelle le tabac peut être fumé."

CIGARETTES SWEET CAPORAL

NOTRE AGRICULTURE EST PROSPÈRE

La Province de Québec se maintient au premier rang par la variété de ses produits agricoles.

C'est ainsi que l'on y cultive avec succès le blé, l'avoine, l'orge, le seigle, les pois, les fèves, le sarrasin, le maïs à grains, les grains mélangés, le lin, les pommes de terre, les navets et les betteraves, le foin à trèfle, le maïs fourrager, la luzerne, etc.

Nous avons actuellement 6,042,300 acres de terre en culture.

Le gouvernement a dépensé, l'an dernier, la somme de \$4 818,574 pour aider l'agriculture.

Le tableau suivant montre des statistiques intéressantes de l'année 1938:

Valeur des récoltes.....	\$ 91,412,000
Nombre de cultivateurs.....	145,000
Etendue des pâturages (les plus considérables au Canada) (Sur un total de 8,366,212 pour tout le Dominion).....	2,993,410
Valeur des principaux fruits.....	\$ 1,405,700
Valeur des produits de l'élevage.....	\$ 2,910,300
Valeur du tabac.....	\$ 1,206,000
Evaluation des revenus annuels bruts de l'agriculture.....	\$ 191,510,000
Valeur moyenne, par acre, de la terre en culture..	\$ 40
Nombre de chevaux.....	279,000
Nombre de vaches laitières.....	962,400
Autres troupeaux.....	801,700
Nombre de moutons.....	658,000
Volailles.....	7,603,100
Porcs.....	773,000

Nous comptons un grand nombre de coopératives agricoles bien organisées et notre système d'éducation dans ce domaine est très avancé.

L'honorable M. ADÉLARD GODBOUT,
Premier Ministre
et Ministre de l'Agriculture et de la Colonisation

Théâtre et Musique

EN MARGE DE L'EXPOSITION PELLAN

"VUES DE LA TERRE PROMISE"

Le Canada eut en James Wilson Morrice son premier grand peintre. La France le considéra beaucoup. Le Canada n'en fit pas grand cas.

A son tour, M. Pellán revient d'Europe. Il est là-bas figure internationale. Espérons que, faute de reconnaître M. Pellán comme un maître, on le connaîtra tout au moins de nom et de réputation. Un homme qui violente comme lui, toute indécision, toute suffisance confortable et tout conformisme ne peut pas ne pas faire scandale. Un scandale ici, c'est l'espoir. L'eau morte ne peut s'empêcher de remarquer le caillou qu'on y jette. Que ses répercussions se rendent jusqu'à tous les bords de la mer!

Le monde de Pellán n'est pas un néant. On ne fait pas une enjambée dans le vide lorsqu'on y entre. Qu'on ne s'étonne pas tout de même, si un gros public se réserve de ne pas y sauter comme dans une terre promise. On le comprend. Sa préparation n'y suffit pas. Notre public a-t-il seulement fini d'avalier la fin du dix-neuvième siècle? Alors...

Peut-il se piffer de Degas, Cézanne, Van Gogh et Gauguin. Ces bases de la peinture contemporaine restent généralement au-delà des frontières géographiques et culturelles du Canada. On ne saute pas de nulle peinture ou à peu près pour retomber et se sentir à l'aise avec Matisse, Picasso, Braque...

Notre misère n'est pas tant de manquer de spectacle d'art véritablement grand, que de nous faire servir des faussetés. Nous ne pouvons rester ingénu et purs. Pour cela nous ne pourrions pas absorber immédiatement M. Pellán. Je le crains fort, mais la chose viendra vite. L'antidote qu'il nous donne soulagera notre mal. J'en espère même une guérison.

"Il y a les grandes personnes et les poètes." Cocteau (je cite de mémoire). Si Pellán n'était qu'une grande personne, peut-être bien qu'il aurait fait quand même, et comme tout le monde, de la peinture sans faire de l'art. Mais Pellán n'est pas une grande personne. Les dieux l'ont aimé.

Pellán s'est distrait de la réalité extérieure avec l'aisance et la candeur qu'ont seuls les enfants et (paradoxe) le M. Teste de Valéry. "On ne sait jamais s'il leur (les yeux de M. Teste)

échappe quoi que ce soit, ou bien si au contraire, le monde n'est qu'un détail de ce qu'ils voient." C'est le secret de Pellán, des enfants et de M. Teste.

Revenons au mot de Cocteau et disons d'après lui: il y a la réalité et l'art. Tout naturellement, je crois que Pellán a choisi pour lieu de vivre, pour monde, l'art. Ou plutôt, fut-ce là un choix? Je doute qu'il ait eu à décider, à choisir. Une nature morte peinte à quatorze ans nous raconte qu'il n'a pas dû soupçonner même, une réalité autre que celle de l'art. Déjà dans ça, il réorganise le tout fait et le trouve ainsi plus réel. L'art a dû sortir de son enfance, se développer autour et la conserver dans son intégrité. Ses œuvres malgré l'extrême complexité de l'enveloppe contiennent une âme jeune, toute d'un jet. Cette joie candide de natures mortes, cette tristesse des portraits, ça ne dépasse ordinairement pas l'enfance sans pertes et sans racornissements. Pellán garde encore cette imagination et cette sensibilité qu'il avait à cinq, huit, ou quatorze ans. Tout le merveilleux de Pellán tient à cela, et l'admirable, à son intelligence, son talent, sa science et sa maîtrise.

La réalité extérieure, ce monde de tout le monde, dont tout le monde se sert pour vivre, Pellán ne la touche que pour sauter dans sa réalité à lui, largement indépendante; une réalité seconde, sans presque de liens avec le tout fait. Ce qui en subsiste le doit à une coïncidence. C'est par hasard que ces fruits ressemblent à des fruits, ces pots à des pots. C'est parce qu'il y a là-dedans quelque chose qui coïncide avec son ordre intérieur. Ce rouge n'est pas là parce qu'une pomme est rouge. La pomme s'y trouve parce qu'il fallait telle quantité de rouge dans la composition. Cet objet n'est donc pas pour lui-même, mais pour une quantité de couleur qu'il permet de figurer. Art tout de pensée; plein rendement de toutes les facultés. Pureté de l'art.

Mais Pellán saute plus loin, voilà l'abandon total du réel. Il crée (devrais-je dire il se crée?) un autre monde ne dépendant plus que des réalités les plus profondément subjectives, des échanges les plus intérieurs. Tout y devient signe décoratif. Pellán s'en-

fonce tellement loin dans tous ces signes qu'on perd avec lui presque tout contact. Et, resté seul au bord du tableau, sans nouvelles de Pellán, on se dit: il est abstrait. On résume ensuite par: c'est une abstraction!

En peinture, l'abstraction est une tentative vers une nouvelle pureté. (Peinture pure comme "poésie pure". Brémont). La musique et la poésie se passent — à leur plus grande gloire — de description et de récit. La peinture doit aussi — pense-t-on — se libérer de toute narration d'objet, de toute représentation du réel extérieur. Elle ne doit représenter que les jeux d'une sensibilité, d'une imagination et d'une intelligence; (au fond toute vraie peinture n'est-elle pas que cela?) les jeux d'un esprit avec une matière. Comme une fugue ne représente rien, une peinture ne doit rien représenter, mais se présenter. C'est une chose belle en soi, formellement. Un tout distinct d'un pour sujet sa forme. "A rose is not beautiful because it is like something else. Neither is a work of art." Clive Bell le dit excellemment. C'est une vérité commune à toute œuvre d'art! Sa valeur d'art réside dans sa forme et non dans la perfection possible de sa ressemblance avec une autre chose, qui a pu lui servir d'amorce, de départ, de sujet. Le Parthénon, une symphonie de Mozart, une nature morte de Cézanne, de Pellán n'ont pas de sujet. Prétextes à la perfection d'une forme.

Mais la peinture peut-elle être amorcée par un prétexte destiné par sa nature à un autre art? Peut-elle partir et arriver avec un prétexte plutôt poétique ou musical que pictural sans qu'il ne résulte un désaccord entre la forme et la matière? L'intention d'une telle œuvre ne peut que s'accomplir péniblement, il me semble.

La peinture, qu'on dit abstraite, s'est-elle accomplie? Servira-t-elle à l'enrichissement d'une autre peinture plus centrée? Expérience ou résultat? Mouvement ou terme?...angoisse. Pellán, dans ses "abstractions" crée un monde d'une exubérance tragique: transcription sténographique des révélations que font à un être ses "abîmes". Tragédie de l'âme qui veut s'ouvrir de toutes parts, qui veut se révéler et se marquer dans toutes les matières pour

avoir le sentiment de son universalité! Je ne parviens pas à la certitude que, par le truchement de cela, une âme soit parvenue à nous communiquer ses tréfonds ultimes. Comme tentatives désespérées d'évasion elles me touchent et me bouleversent plus que comme œuvres. Elles m'émeuvent. Mais je souffre plus que je ne jouis.

Tragédie de Pellán; tragédie de la création.

Je reviens aux natures mortes et aux portraits.

Que toute misère artistique en est absente! Elles ne contiennent que la joie de l'art délivré, aisé; une équivalence de "la joie de vivre". C'est une aisance de la pensée, non pas seulement de la main. C'est pensé directement avec une frénésie fantastique. La matière est convaincue par l'esprit et son obéissance est totale. Tout à coup, dans un portrait de femme, une poussée d'humain remonte. La tragédie de l'art des grandes compositions abstraites retrouve la simple tragédie de l'homme qu'exprime ici Pellán avec une candeur, une ingénuité d'enfant qui songe. Ses portraits n'en sont pas: plutôt des méditations, des songes dessinés ou peints. Pellán ne peut manquer ici de toucher tout le monde. Il y dit des choses tellement claires, tellement simples. Sont-elles si simples?...

On s'est beaucoup plu dans notre presse à pincer des influences qui ont été indiquées à Pellán des voies à suivre. Cela ressemble à des dénégations. Croit-on encore à la génération spontanée? Pellán ne pousse pas seul, bien sûr. Des présences ont accompagné son développement, y ont même pris activement part. Il faudrait être très fort pour parler intelligemment des influences de Pellán.

Enfin après Morrice, un autre peintre canadien est assez grand pour recevoir des influences. Mais réjouissons-nous! Des œuvres comme celles de Pellán laissent difficilement prise à la critique. Elles la défient. Tout s'y trouve tellement décidé, tellement total, que la critique sent bien là une pâte qu'elle n'a pas à prétendre retoucher. C'est à prendre ou à laisser.

Jacques G. de TONNANCOUR

VIVE BLEU ET OR

Si vous possédez quelque talent d'acteur ou d'imitateur, présentez-vous à la "Cabane" vendredi soir, à 7.30 heures.

Le directeur artistique de "Bleu et Or" désire vous rencontrer. Préparez "quelque chose" pour la circonstance.

ATTENTION

La réduction de 25 sous par billet pour "Bleu et Or" sera accordée aux étudiants jusqu'au 2 novembre.

Consultez votre président de faculté ou votre conseiller de classe.

La vente au "grand public" commencera le 4 novembre.

VIVE BLEU ET OR

LES CONCERTS DE MONTRÉAL

Messieurs Pierre Béique et John de B. Payne ont le plaisir d'annoncer la deuxième saison des Concerts de Montréal. La série se composera de trois concerts cette année et présentera des artistes de renommée mondiale. Le 25 novembre le plus grand ténor wagnérien au monde, Lauritz Melchior, célèbre chanteur danois, ouvrira la série.

Le 3 février ramènera un des artistes les plus aimés du public, le pianiste russe Alexandre Brailowsky.

La grande chanteuse noire Marian Anderson qui obtint un succès mémorable l'an dernier reviendra clôturer la saison le 31 mars.

Les concerts auront lieu à l'Auditorium du Plateau les lundis soir. Le prix d'entrée sera extrêmement modique. Les abonnés de l'an dernier et les nouveaux abonnés de cette année sont priés de s'adresser immédiatement à la chambre 217 de l'hôtel Windsor, L.A. 1398.

AUX CONCERTS SYMPHONIQUES

La première audition des Concerts Symphoniques de Montréal enthousiasma un nombreux auditoire, tant par la valeur et la haute culture du chef d'orchestre que par la brillante interprétation du soliste. Il est regrettable que la salle, remplie à sa capacité, ne pût accueillir tous les mélomanes désireux de satisfaire leur goût de la belle musique. Un grand nombre d'étudiants, qui espéraient se procurer des billets au guichet, durent s'en retourner sans avoir pu pénétrer dans le sanctuaire de la musique.

Foule considérable. Quand donc le public montréalais, y compris certain critique musical, comprendra qu'il est du dernier crétinisme de faire attendre le chef d'orchestre, les musiciens et ceux qui ont eu la délicatesse d'arriver à temps? Il faut dire que l'auditoire de mardi soir n'était plus le même qu'autrefois: des étrangers nombreux se sont joints à nos compatriotes pour soutenir notre orchestre symphonique. Il n'est plus besoin de faire appel aux sentiments de patriotisme pour remplir la salle: la qualité des artistes et la valeur de notre orchestre suffisent.

"L'Apprenti Sorcier" de Paul Dukas fut exécuté avec un entrain et une finesse exceptionnels. Les qualités remarquables d'un maître tel que Désiré Defauw firent ressortir l'originalité de cette œuvre. On aurait dit qu'il était devenu lui-même sorcier et magicien, tant il avait les pouvoirs magiques de tirer des instruments une sonorité pleine de richesse et de coloris. Il est rare que l'on entende de la musique française dirigée par un maître de culture française. Quelle révélation ce serait d'entendre sous son bâton l'exécution de la "Symphonie en ré mineur", de César Franck!

La "Troisième Symphonie" de Brahms, pleine de gravité et de mystère, si bien commentée par Mlle Hélène Grenier, aux Concerts-Causeries, fut exécutée avec respect et fidélité. L'Allegro con brio fut joué un peu lentement; l'Andante fut religieux; le Poco Allegretto, qui avait presque le caractère d'un andante, était mélancolique. M. Defauw, dans l'Allegro, demanda plus de force et de virilité que de puissance.

M. Mischa Elman, le soliste du concert, l'un des grands violonistes de l'heure, qui domine depuis vingt-cinq ans le monde du violon, joua le "Concerto en ré" de Tchaikowsky. Cette œuvre a plus de difficultés techniques que de beauté réelle. Du début jusqu'à la cadence du premier mouvement, la virtuosité et la chaleur du soliste n'étaient plus celles auxquelles il nous avait accoutumés. Nous nous attendions à plus de richesse à la basse. Il se révéla poète du violon dans

le Canonetto et virtuose dans l'Allegro. En rappel, il exécuta "l'Air sur la corde de sol" de Bach, avec chaleur, mystère, poésie. L'exécution de cette œuvre était elle-même un concert.

La première pièce était "l'Ouverture de Coriolan" de Beethoven. Son interprétation fut impeccable; tout de suite, M. Defauw captiva son auditoire.

J. D.

AU SAINT-DENIS

Le St-Denis met à l'affiche cette semaine un film depuis longtemps attendu par les amateurs de belle musique: "Le Charme de la Bohème", adaptée de l'opéra du même nom de Puccini. Le cinéma a tenté plusieurs fois de porter à l'écran un opéra complet (les chanteurs ont épuisé le répertoire), mais tous les projets, sauf quelques rares exceptions, furent abandonnés. On opta pour "l'opéretisation" de l'opéra, ce qui amena la réalisation de "La Bohème".

La présence de Kiepura (il s'est fait acclamer sur les plus grandes scènes lyriques du monde dans le rôle de Rodolfo) constitue le principal intérêt, sans oublier la remarquable interprétation par Martha Eggerth de la mort de Mimi. Cependant l'on saura gré au cinéaste

d'avoir donné aux rôles principaux et secondaires leurs places véritables, sans laisser les uns éclipsés les autres outre mesure: cela est un gage d'intérêt.

Enfin, le film fait beaucoup plus ressortir le charme de l'œuvre de Puccini que la beauté du pays: il nous laisse convaincus que la musique italienne peut satisfaire même les plus difficiles.

"Une femme par interim" est une comédie si courte qu'elle laisse à l'auditoire l'impression d'assister à un programme simple.

La semaine prochaine, l'on présente deux autres films: "Terre d'angoisse", et "Le Fantôme".

G. B.

GAZETTE ARTISTIQUE

CONCERTS-CAUSERIES — 28 OCTOBRE

CONCERTS SYMPHONIQUES — 5 NOVEMBRE

M. DÉSIRÉ DE FAUW, CHEF D'ORCHESTRE

SIR THOMAS BEECHAM

Une personnalité des plus intéressantes, Sir Thomas Beecham entreprendra une tournée des États-Unis et du Canada. Sa haute compétence musicale ne représente qu'une de ses nombreuses activités. De vastes connaissances littéraires et artistiques, un goût impeccable, un esprit vaste et même un réel "tempérament" caractérisent cet homme extraordinaire, célèbre dans le monde artistique. Fils d'un industriel bien connu, Sir Thomas ne se décida qu'après de longues hésitations à consacrer définitivement sa vie au bâton de chef d'orchestre.

Dès 1900, il vint à Londres et de là visita les grandes villes du continent pour parfaire ses talents.

Au printemps de 1905, il fit son début officiel en dirigeant l'orchestre du Queen's

Hall et fonda bientôt son propre orchestre. En 1932, Sir Thomas dirigea la Philharmonie de New-York pendant neuf semaines et revint en Angleterre pour diriger la saison d'opéras wagnérien de Covent Garden et fonder la London Philharmonic Orchestra, un des plus grands orchestres au monde.

Sir Thomas dirigera l'orchestre des Concerts Symphoniques le mardi, 3 décembre prochain; le chef d'orchestre sera Désiré Defauw avec Mischa Elman comme soliste.

Il reste d'excellentes places à l'orchestre, les personnes qui désirent des billets de saison sont priées de s'adresser immédiatement aux bureaux de la Société à l'hôtel Windsor.

MESSE UNIVERSITAIRE

Une messe spéciale pour les Étudiants des diverses Facultés et Ecoles de l'Université est célébrée à 9 heures 30, chaque dimanche et fête d'obligation, à la Maison des Étudiants.

CORDIALE BIENVENUE!

Pourquoi cette banque devrait être VOTRE BANQUE



BANQUE DE MONTREAL
FONDÉE EN 1817

UN MILLION DE COMPTES DE DEPOT DENOTENT LA CONFIANCE

Sécurité incontestée—utiles conseils financiers—facilités insurpassées dans toutes les branches du commerce de banque tant intérieur qu'extérieur, pendant 122 années d'heureuses opérations.

Banque pour l'épargne, pour les prêts commerciaux, agricoles et personnels, pour les fonds de voyage, les opérations de crédit et de transfert, la finance des importations et des exportations ainsi que du commerce intérieur et extérieur.



M. A. BRODEUR
MARCHAND TAILLEUR

28 est, rue Notre-Dame
L'Ancester 2776

Les Étudiants trouveront tous les volumes dont ils ont besoin

CHEZ

DÉOM

1247, Saint-Denis Montréal

À LA CONFÉRENCE MIGNAULT

"LA MISSION DE L'AVOCAT"

Le mercredi seize octobre, eut lieu la première séance régulière de la conférence Mignault. Sur l'invitation du Conseil, Me Antonio Perrault y exposa "la mission de l'avocat" dans notre monde contemporain. Mission complexe, car si l'avocat est avant tout un juriste, c'est-à-dire un connaisseur de lois qui doit renseigner ses concitoyens sur la nature et l'étendue de leurs droits et qui doit les représenter pour défendre leurs intérêts devant les tribunaux, il a aussi un rôle social à remplir.

En sa qualité de membre du Barreau, l'avocat est donc un spécialiste qui a pour mission d'aider les individus à faire valoir leurs droits; ou, s'il est juge, de solutionner les litiges qu'on lui soumet. L'avocat joue par là un rôle essentiel dans le maintien de l'ordre social.

Mais ce spécialiste n'existe que par la rencontre, dans un même individu, de plusieurs qualités. Et à la base se trouvent une santé convenable et une formation générale supérieure. Savoir lire, écrire et parler: à ce sujet, permettez-moi de rappeler la formule émise par un Français, que Me Perrault nous citait: "savoir parler affaires en parlant français!" Et dans notre province, en plus de bien posséder sa langue, il est essentiel d'avoir une connaissance à peu près parfaite de l'anglais. Ouverture d'esprit, clarté d'expression et compréhension rapide des rapports et déclarations obscurs des clients et même des autres avocats. Il faut enfin la probité et une conscience professionnelle. C'est ici un point sur lequel nous ne saurions trop insister et que Me Perrault a mis en lumière.

Ce sont là les grandes qualités d'ordre général nécessaires à l'avocat. Il est d'autres aptitudes qui lui sont d'autant plus essentielles qu'il doit les posséder en propre. Attention vigilante, subtilité, perspicacité, logique, rectitude d'esprit, observation, sens juridique qui permettront à l'homme de loi de comprendre une question, de l'envisager sous chacun de ses angles, de saisir les nuances de fait qui entraîneront des distinctions de droit, en somme d'établir clairement la question pour déterminer les droits avec toutes les distinctions nécessaires.

Mais gare à un danger! A force de subtilités, on peut facilement tomber dans un défaut dangereux: vouloir toujours trouver raison, même quand on sait qu'on a tort. Mais la rectitude d'esprit protégera l'avocat contre de tels excès.

Il suit de là que nous ne sommes plus au temps de Cicéron et que bien vains seraient les rêves d'un étudiant en droit qui nourrirait l'espérance de composer et de donner un "Pro Milone". L'avocat n'est pas un rhétoricien, mais essentiellement un esprit ouvert, apte à suivre l'exposé de quelque situation que ce soit dans

toutes les sphères de l'activité humaine, pour être en mesure de se faire une opinion sur les droits de son client.

Mais l'avocat n'exerce pas une influence uniquement de son cabinet de travail et du palais de justice. Pendant bien longtemps, il fut maître des parlements et exerça dans diverses sociétés des fonctions qui constituaient pour lui maintes occasions de rendre des services à la société. En effet, le membre du Barreau, au sens que nous avons déterminé plus haut, a un rôle que sa formation juridique et les relations que lui apporte sa profession constituent un devoir auquel il ne peut se soustraire. Et si cette royauté, qui a fait de l'avocat le maître des parlements et de certaines sociétés, semble compromise par la démocratie — car on se passe de plus en plus des hommes de loi dans la rédaction des lois — le rôle social du professionnel s'est maintenu et s'est élargi sur d'autres plans. Surtout depuis le grand appel de Pie XI, le devoir de l'action catholique s'impose à lui plus qu'à tout autre. D'une façon qui lui est propre, il se doit d'exercer une influence bien-faisante dans son milieu. A cet effet, il est trois qualités indispensables qu'il doit coïncider en lui: compétence, dignité de vie, générosité. D'abord la connaissance des documents pontificaux, du milieu qui l'entoure, c'est-à-dire de la matière sur laquelle il devra travailler; l'exemple d'une vie modeste; le don de soi au service de ses semblables. Ce sont les éléments qui feront du juriste un professionnel catholique dont le rayonnement contribuera à conserver et à rapprocher du Christ une société qui, laissée à elle-même, tend plutôt à s'en éloigner. Et l'avocat aura rempli, par là, la double mission, le double rôle qu'il avait accepté tacitement — dont il s'était tenu responsable — dans le fonctionnement de l'univers.

Paul GÉRIN-LAJOIE

EXTRAIT
DE MON JOURNAL INTIME

Chaque matin, je manque mon cours de la même façon.

Mon cadran, que je pose par terre, tout près de mon respectable chef, sonne d'une manière très disgracieuse, vers 7 h. 30. La plupart du temps, son ton aigu et sans grâce n'agit pas sur mes nerfs, pour cette seule mais valable raison que je ne l'entends pas. Et quand je l'entends, ou bien j'arrête la sonnerie sans guère m'en rendre compte ou bien je l'écoute en maugréant et en m'étriant. Dans l'un et l'autre cas, je me rendors infailliblement.

Il y a bien Mlle Suzette qui vient frapper à ma porte. Mais Suzette n'est pas folle, et même quand elle entr'ouvre ma porte pour me crier "Lève-toi, monsieur Brick!" (ça me flatte de m'entendre interpellé monsieur), le timbre nasillard de sa voix me déplaît et je ne lève pas les yeux pour entrevoir le spectacle désagréable qu'elle offre. D'ailleurs, elle a pris la très mauvaise habitude de m'éveiller à 8 h. 25 et mon cours commence à 8 h. 30.

Conclusion: je manque mes deux cours du matin.

Et cela me fâche tellement que, pour me punir, je dors jusqu'à vers 11 h. Après quoi, je procède minutieusement à ma toilette pour réparer le mieux possibles les ravages que la nature s'acharne à exercer contre moi.

A midi, je descends dîner. Le restaurant que j'ai choisi n'a qu'un défaut: il s'est établi trop loin de chez moi. A part cette lacune, il possède de jolies "waitresses" que j'envie mais qui m'amuse et, secondairement, une nourriture passable à un prix très modique.

Quand je me décide à quitter l'estaminet ma montre marque 1 h. 30. Et je prends une longue marche sur la rue Ste-Catherine, pour respirer l'air pur et enivrant des autobus et des camions, pour contempler au passage les belles vitrines aux étalages luxueux et enfin, pour me refaire une santé

que les études trop ardues sont en train de miner.

Vers 2 h., hier après-midi, au coin de la rue St-Laurent, j'ai rencontré Euphrasie. Assurément, j'étais heureux de la voir, mais — comme toujours quand je rencontre une femme — j'ai craint d'être obligé de débours. Heureusement, elle s'est montrée fort raisonnable: elle n'a pris qu'un Coca-Cola à cinq cents. C'est dire que j'ai jassé quelque temps avec elle. En fait, elle m'a abordé en me disant: "Atta-boy! Brick, je magasine tu vas porter mes paquets."

J'ai contemplé ses paquets — qui étaient gros et mal faits — puis Euphrasie, qui est mince et bien faite... et j'ai magasiné avec Euphrasie!

A 4 h., j'ai dû me séparer d'elle avec le regret de perdre son regard enjôleur et la pensée de me frictionner le plus tôt possible les bras à l'alcool.

Après mon souper pris en compagnie de quelques copains, j'ai dû les suivre pour aller aux courses de six-jours. — Ils m'avaient au préalable assuré que le spectacle serait formidable et qu'il s'y produirait certainement un accident.

J'ai sans doute l'esprit très lent et l'œil pas assez exercé, car je n'ai pas vu d'accident et je n'ai rien aperçu de formidable: seulement des hommes poilus et dans une tenue primitive qui tournaient toujours en rond, montés sur leur bécanne. J'aurais tant aimé ça, pourtant, comprendre comme eux...

Revenu chez moi, je suis tombé dans mon grand fauteuil pour me remettre de ces multiples et complexes fatigues... et je m'y suis endormi.

Au cours de la nuit, j'ai eu en rêve Euphrasie, vêtue sommairement comme les cyclistes et qui tournait sans cesse en rond. Je me suis essouffé longtemps à sa poursuite, mais sans jamais pouvoir la rejoindre.

Le lendemain matin, j'avais la fièvre.

BRICK

LE SENS COMMUN—LE BON
SENS—LE SENS SUPÉRIEUR
LES AVOCATS

Le sens commun, qui est le jugement de la multitude, est ignorant et passionné, de sorte qu'on peut se soustraire avec avantage à la règle générale. La multitude (je ne parle pas du peuple) n'aime que ce qui est en sa puissance et l'indifférence est étranger à ses jugements; suivant ce critère elle condamne, et du même coup elle a posé une borne à l'esprit et à la vertu. Elle mange à l'aise son pain et son foin, préférant encore le foin; et au foin de la mangeoire le foin de litière, qui a acquis des propriétés réelles.

J'étais au collège, j'y connus une âme haute dont la charité pardonnait tout au sens commun; elle dut bientôt pardonner aussi les avanies. La Bêtise, qui ignore immanquablement ce qu'elle fait, lui donna un sobriquet extrêmement noble et délicat. Mais souffrir à cause d'Elle! Injustice et gloutonnerie! Ces bassesses, que suscitent l'envie des sots et les crises du cochon que l'on dérange au cours de ses (pré)occupations principales, produisent en moi l'appétit de la vengeance, l'empouement du visage, une blessure de l'âme.

"Ne jetez pas vos perles aux porcs". La foule, aimez-la, mais il n'est pas commandé de l'admirer, d'en prendre les admirations, et encore moins de chercher à lui faire partager les vôtres, quand tout effort est d'avance perdu. Marchez donc à part (étant à la fin peu charitables à ce point), selon que votre route particulière vous conduit, où la fraîcheur du lieu et la virginité du sol ne vous laissent pas le recours suprême des bains de soleil. Répudiez le lieu commun: c'est une femme que toute la ville connaît par cœur, et le cœur est incapable désormais de la reconnaître. Ignorez enfin la rude ironie des mécontents.

Le sens commun est le fourrage de la multitude; d'où la déduction sui-

vante: si tout un cercle le partage, il a le bon effet, atténuant les jalousies, d'assurer la paix parmi les membres en vertu de ce principe que les chevaux ne se querellent pas à la mangeoire lorsque le foin s'y trouve en abondance. Les rivalités ne commencent que lorsqu'il s'agit de savoir lequel parmi les noms d'un certain nombre de grands esprits baptisera le siècle. Mais comme cette émulation est corrélatrice! Les vaincus pleurent, mais connaissent en eux l'essence de la grandeur, et l'estimant en eux-mêmes plus qu'eux-mêmes puisqu'ils savent bien qu'ils sont redevables de tout, ils l'aiment surtout magnifiée ailleurs, et refusent, pour mieux en jouir, de corriger l'illusion qui vous dérobe les faiblesses d'autrui.

Le bon sens est le sens droit; la tourbe n'a que le sens commun. Le bon sens entend ce que découvre le sens supérieur; image de la puissance de recevoir opposée à la puissance de donner. A titre d'exemple, les lois. On en saisis aisément la portée, mais pour les inventer, ce n'est pas le peuple qui a vu à ses propres maux, ni les habitués de l'Aréopage, mais Solon, en appliquant la création aux choses du bon sens. Certes il recourut à la coutume; mais cela ne détruit pas mon exemple, si la coutume est une suite de découvertes. (Peut-être Solon avait-il plus de génie que Newton, lequel travaillait sur des données fixes tandis qu'à la difficulté de diriger la pénétration de son esprit s'ajoutait pour le législateur celle qui résulte de la mobilité des points de repère.)

Solon accorda l'idée au fait. Les avocats opèrent inversement, et ils sont en si grand nombre que c'est un signe de facilité. L'invention ouvre, mais l'application renferme, ce qui me fait dire que ce n'est pas la fantaisie qui crée le type du procureur malodorant, aux manchettes effilochées, et semant la poussière. Comme il lui est impossible d'empêcher ses manches de plisser et son fond de culottes de reluire, il ne peut se défaire d'un pli, celui du raisonneur méticuleux, et du poli propre aux consciencieux. Un certain recroquevillement, mes confrères, sans parler des odeurs variées, nous attend tous, à moins que nous ne fassions de la littérature ou des affaires. Mais on nous accordera suffisamment de génie si nous nous faisons quelquefois la barbe.

Pierre VADBONCŒUR

LA MYSTIQUE DE LA PROPRIÉTÉ

La propriété, voilà certes un vocabulaire dont on ne saurait exagérer l'omnipotence dans le monde, car la propriété représente au fond toutes les forces d'argent. Qu'il s'agisse de biens, de capital ou de crédit, de fortune ou d'estimation, de reconnaissance, d'honoraires ou de titres, de talent ou de valeur, tout peut se ramener en définitive à la propriété, à cet argent souverain, malheureusement centre de tout, source apparente de liberté arrangeant tout dans notre existence où rien n'est très facile sans lui. Aussi est-il de très grande importance que nous connaissions bien cette seconde assise de la doctrine sociale de l'Eglise qu'est, après celle du travail, sa mystique de la propriété.

La propriété est la récompense de notre travail collaborateur à la Création. Récompense, disons-nous, et non salaire, Dieu ne nous devant rien, et nous, lui devant tout. C'est un stimulant, et non la source de la propriété, comme le veulent les socialistes. Ceux-ci visent dans leur erreur à supprimer les inégalités de conditions, le travail seul donnant droit à la propriété. Non! Le travail n'est pas le principe, mais seulement le chemin naturel d'accès à la propriété. Comme pour le travail, la base éternelle de la propriété est l'ordre providentiel du monde, c'est-à-dire qu'elle est suspendue comme lui à l'ordre de la Création et de la Providence, du péché et de la Rédemption. Comme lui encore, la propriété renferme un mystère. Que nous naissions avec une âme de propriétaires, ou comme disent les manuels, que la propriété soit de droit naturel, et qu'à côté de ce droit naturel il existe quand même des gens qui ne possèdent pas, les prolétaires, que la richesse même semble répartie sans rapport avec le mérite, voilà le mystère.

Nous y répondrons d'avance par cette parole de S. Em. le cardinal Villeneuve, en 1934, aux évêques de la Province: "Que les riches se rappellent qu'ils sont les économistes des pauvres". Ces quelques mots renferment toute la pensée de l'Eglise. Dans son roman intitulé "La Peur de Vivre", Henry Bordeaux nous a peint avec beaucoup de vérité l'état d'esprit égoïste de toute une génération dont le seul souci fut d'asseoir sa propre tranquillité et d'assurer la continuation de son plaisir. Sans doute l'homme peut s'aimer lui-même, désirer le bien-être et le luxe pour faire de sa maison un nid fleuri à sa famille, se battre pour la liberté, pour l'indépendance des droits civils et politiques, cela est dans l'ordre. Mais s'il empiète sur le droit des autres ou le néglige, cela ne l'est pas. Toute l'histoire ne présente que des luttes fratricides, et l'histoire contemporaine en sera-t-elle le moindre chapitre. C'est l'égoïsme des individus qui fait l'égoïsme des nations. Sans le péché originel, l'homme eut facilement fait la part du pauvre; mais nous sommes passés de l'ordre de la Création à l'ordre du péché et de la Rédemption. Les difficultés du travail ont amené du côté de la propriété l'abus de la propriété; de l'idéal unique du gain sont nées

les relations sur un pied de guerre et la noire jalousie devant l'avantage d'autrui. Pour bien user du droit de propriété, il faut en rétablir la notion juste et les bornes. En fait, les attaques contre la propriété sont la conséquence rigoureuse des abus, et nombre de vols, des plus effrontés et des plus forts pilleurs ne sont souvent eux-mêmes que d'ex-voleurs très préoccupés de garder le fruit de leurs rapines.

Le droit de propriété réunit trois droits différents: celui de Dieu, celui du propriétaire, et celui des autres. Le premier est le droit d'auteur, et il est absolu. Quant au second, c'est celui que Dieu a donné au propriétaire de se servir des biens de la terre pour l'accomplissement de ses fins temporelles et spirituelles: c'est un droit d'usufruit. Il s'agit donc ici d'un droit qu'on exerce pour soi-même. Au sens premier, on emploie le terme "propriété" au sens de "propriété chimique" par exemple, et c'est ce qu'une chose est, ce qui lui est propre. Au second sens, le terme ne désigne plus ce qu'on est, mais ce qu'on a. Et comme on ne peut pas avoir sans être d'abord, l'avoir, la possession d'une chose est l'épanouissement extérieur de l'être, de ce que je suis. Le droit de propriété vient donc du centre de notre être spiri-

tuel. Ici, rien de spéculatif ou de légendaire, mais de l'histoire et du droit positif véritable: l'exemple du droit de créance est devenu classique. Ainsi dans le droit primitif, c'est le corps du débiteur qui répond de ses dettes, et on le pouvait séparer entre ses créanciers. Le droit romain plus humain, changera la peine en esclavage. Le vieux droit germanique et français viendra même jusqu'à défendre de saisir les biens immeubles comme faisant partie de la personne; ce qui montre à quel point on considérait, même alors, le droit de propriété comme corollaire inviolable de la personnalité. On dit que le droit américain empêche à ce titre de saisir la radio, comme étant objet nécessaire et inviolable de la personnalité... américaine!

Reste maintenant le droit des autres. De fait, le droit de propriété n'est pas seulement un droit qu'on exerce pour soi. Comme on vit en société, il devient aussi et surtout une fonction qu'on remplit pour l'intérêt public: le droit de propriété n'est pas illimité. La taxe sur la propriété privée et l'impôt sur le revenu sont l'exercice sur la chose publique de ce droit des autres sur toute propriété. Et si le premier aspect de la propriété au point de vue social est l'héritage — ce qui va de soi, l'héritage continuant la personne du défunt — c'est surtout son second aspect qui nous intéresse, c'est-à-dire l'usage de la propriété. C'est sur cette distinction du droit de propriété et de l'usage de ce droit que repose toute la doctrine sociale de l'Eglise: on peut posséder des biens en propre, mais on en doit user pour le bien commun. Qui ne voit déjà les immenses réformes qu'une doctrine aussi solide est en droit de proposer et d'exiger...

Gérard ALLY

ROUGIER FRÈRES
Spécialités Pharmaceutiques

Siège social

350, RUE LE MOYNE
MONTREAL

Tél. PLateau 7953

SPÉCIALISTE

T. AL. BENOIT

Docteur en Optique de Philadelphie

OPTOMÉTRISTE OPTICIEN

Membre perpétuel de la Société
Astronomique de France

1617, rue SAINT-DENIS

BUREAU chez

AL. BENOIT-BENOIT
PROTECTAL INC.PHOTOGRAPHE
ATTITRÉ DES
ÉTUDIANTS

Albert Dumas

306 RUE STE-CATHERINE, (Près St-Denis)
STUDIO: L'Ancestry 5478
Domicile Outremont: CALumet 5961

NOUS VOULONS DES LIVRES FRANÇAIS



L'ÉTUDIANT AMÈNE

SES PETITES AMIES

CHEZ

GERACIMO

412 est, rue Ste-Catherine

AIR CLIMATISÉ

Le Quartier Latin

organe officiel
des étudiants de l'Université de Montréal
539, rue De Montigny - HArbour 0530

DIRECTION

Directeur: JACQUES DUQUETTE
Auteur: BERNARD FORTIN

RÉDACTION

Rédacteur en chef: ROGER BEAULIEU
Secrétaire de la rédaction: MARCEL BLAIS

Rédacteurs:

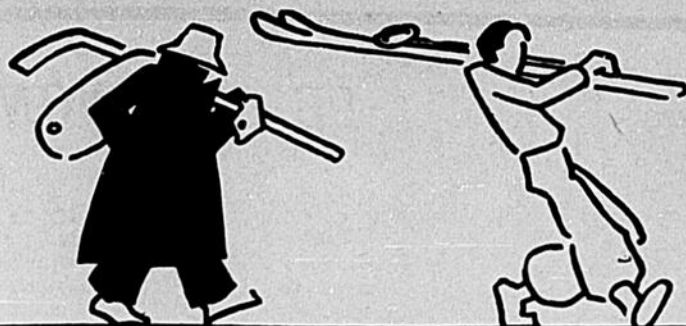
JACQUES GENEST	MARCEL H. CARON
ROBERT GENEST	MARCEL ROBITAILLE
JEAN CRÉPAULT	MAURICE CLOUTIER
RICHAU DRAPEAU	ANDRÉ BACHAND
ROBERT LETENDRE	GÉRARD ALLY
JEAN VALLERAND	Charles-E. BERTRAND

ADMINISTRATION

Administrateur: GUY GIRARD
Publicité: PAUL CHOLETTE

IMPRIMÉ PAR

LA CIE DE PUBLICATION LA PATRIE
180 est, rue Ste-Catherine
MONTREAL



SPORT



POLYTECHNIQUE ET LES SPORTS

RÉSULTATS DES DIFFÉRENTS TOURNOIS JOUÉS À DATE:

Tennis: Dans les semi-finales, nous retrouvons Des Rivières, Lefebvre et Methot, Dauphinais. Dans la 1ère semi-finale, Des Rivières l'emporte sur Marcel Lefebvre en 3 sets consécutifs: 6-1, 6-4, 6-4, après un premier set relativement facile, le technicien EDDY dut sortir son expérience pour l'emporter dans les deux suivants.

Pendant ce temps, Méthot triomphait de Dauphinais dans une non moins discutée rencontre. D'ailleurs comme l'indique le pointage: 6-4, 6-3, 7-5. il est évident que notre "Ness" a fait son possible dans un dernier effort pour remporter la palme.

La finale voit Méthot prendre le championnat en 3 sets, dont le premier s'est terminé par un score élevé: 12-10. Faut-il croire qu'EDDY

fut mis hors de lutte car dans les deux autres sets nous ne reconnaissons plus son jeu. Imaginez-vous 6-1, 6-0 contre l'as de la 66e. "Tough luck" comme dirait l'autre. En tous cas, encore une chance, et la dernière, l'an prochain, Edouard.

Golf: Bernard Sicotte l'emporte sur un nombre assez restreint de joueurs. Neuf en tout. Ce triomphe fut relativement assez facile comme le montre les cartes:

Bernard Sicotte.....	87
René Dansereau.....	97
Edouard Des Rivières.....	100
Maurice Pepin.....	112
Gaston Lalonde.....	113
Jean Ménard.....	117

A tous les vainqueurs, félicitations; aux autres: bonne chance, aux prochains essais.

LE CONSEILLER SPORTIF

BALLE-MOLLOMANIE

Mercredi dernier, 16 octobre, nos aimables rivaux de Poly, s'attendant sans doute à faire revivre le souvenir d'une certaine joute de quilles, osèrent nous affronter dans un combat où les seules armes permises sont un bâton dur et une balle molle.

La partie débuta au spacieux Stadium situé coin Berri et Ontario, où se pressait une foule de quatre chômeurs, deux pompiers et deux autres "collets blancs".

Nos ingénieurs, exhibant leurs plus beaux coups de bâton, semblaient, dès la première manche, devoir nous imposer un plan des plus horribles: en effet, dès le début, ils comptaient déjà deux points avant que les grands justiciers n'aient réussi à leur abattre trois hommes.

Mais les "défenseurs de la veuve et de l'orphelin" ne mirent pas de temps à rétablir l'équilibre dans la balance.

L'avantage allait d'une équipe à l'autre, alternativement, au milieu

du silence d'une foule qui se faisait sans cesse moins nombreuse.

Mais, tout à coup, une "blietzkrieg" vint suspendre la partie. En effet, la partie en était à la 3e manche, lorsque l'on vit arriver en trombe quelque cent membres de la C.A.S.F. venant prendre leurs ébats dans notre beau stade. Ils voulaient jouer à notre place, nous ne voulions pas.

Après un combat terrible, qui dura huit jours, nous dûmes déguerpir et continuer la joute à notre "autre" stadium: le parc Lafontaine.

Mal en prit à nos ingénieurs, car c'est là que nos avocats, notaires et juges mirent fin à un procès sensationnel qui avait pour terme la sentence suivante: Droit 17 — Poly 11.

Pour les gagnants, il y eut neuf héros de la joute.

Pour les perdants, il y eut neuf "zéros" de la défaite.

GOLF CHEZ LES H.E.C.

Samedi dernier, quelques braves s'affrontèrent sur le terrain de golf municipal. Ils étaient tous résolus à ne pas céder devant l'adversaire et chacun supputait d'énormes chances de succès. Cependant, la température — peu clémente — favorisa la hausse de certains scores.

Beaucoup de ceux qui avaient l'intention de "casser le cent" tinrent leur promesse, mais en sens contraire. On ne peut dire cependant que chacun ne mit pas de l'ambition et de la bonne volonté. Trois inséparables — Lamontagne, Dussault, Casavant — eurent l'heur de ne point trop se distancer. Est-ce une habitude?

En tout cas, ce sont eux qui ont parcouru les 18 trous avec le moins de points à leur passif.

Lamontagne, le vainqueur du tournoi, n'eût pas de difficulté à décrocher les honneurs, bien que Dussault lui eût disputé quelques trous. Huppé montra des velléités soutenues au début, mais à la longue il fléchit.

Kieffer fut malchanceux et dut se contenter de faire un record en points. Un de plus ou de moins, après tout quand on est en veine de compter.

Voici les meilleurs scores: Lamontagne 90; Dussault 104; Casavant 112; Huppé 118.

F. PREVOST

MÉRITE ATHLÉTIQUE

Lors de la dernière assemblée du Conseil 1939-40 de l'A.A., on donnait suite à une proposition du Conseil précédant voulant "qu'on honore par une certaine décoration, ceux de nos confrères qui se distinguaient le plus dans chacune des branches du sport pour l'année suivante."

On profita de cette réunion spéciale pour dresser la liste de nos athlètes les plus méritants de la saison dernière. La récompense décernée fut dite: "Mérite athlétique". Il va sans dire que les aspirants étaient fort nombreux mais pour donner à cette mention honorable toute la considération qu'elle méritait, on en limita la distribution à douze de nos étoiles.

— La première fut décernée au capitaine Rodolphe Lafond. Elle reconnaît le dévouement dont le capitaine a toujours fait preuve à l'égard des dirigeants de l'A.A. Elle rappelle aussi nos victoires au ballon au panier, preuve de l'excellente préparation de nos joueurs. On attribua aussi la même décoration à Jean Béland et à Roger Charette pour leur succès dans ce sport.

Pour le hockey, la première allait à juste titre à Gérard Lebeuf. Gérard, fut pour plusieurs saisons, le premier compteur de l'équipe sénior. La

seconde, dans le même sport, fut donnée à Jean Grignon pour témoigner de son grand esprit sportif. Rappelons que Jean fut victime d'un grave accident au début de la saison passée. Puis c'est à François Bastien qu'on attribuait la troisième, elle fait foi du courage de l'ex-mentor du goudet.

Celle du ski fut remise à Bernard Sicotte. Sicotte est représentant du Club de ski auprès de l'association pour l'année courante.

Le champion-killleur de l'Université, Fernand Egan, fut aussi décoré. Egan assume la responsabilité du fonctionnement de la ligue de quilles, cette année.

Pour reconnaître l'inlassable dévouement de son président, l'Association lui en décerna une. Elle comporte en même temps, mention de ses succès répétés au golf.

Voilà une nouvelle pratique qui trouvera sûrement son écho dans les années futures. Espérons que cette récompense stimulera l'enthousiasme des décorés et qu'ils fourniront un rendement supérieur pour l'année présente, si nous avons encore l'honneur de les compter parmi nous.

Marcel-H. CARON

Où acheter "Le Quartier Latin"?

Chez les dépositaires dont voici la liste:

Dupuis Frères
Terminus Craig
Librairie Montréal
Librairie Déom
Librairie "Les Variétés"
Librairie Pilon
Librairie "Action Française"
Laval Cigars et News Store, à côté de l'Université
Restaurant Gagné, 1030 ouest, rue Laurier
Restaurant Marcell, coin Sherbrooke et Delorimier
Restaurant St-Denis, à côté du Théâtre St-Denis
Restaurant Pinsonnault, coin Outremont et Bernard
Restaurant dans l'édifice de l'Hôtel de ville
Restaurant St-Hubert, coin St-Hubert et Rachel
Restaurant "Le Chanteclerc", coin St-Hubert et Duluth

Restaurant "L'Eléphant Blanc", 3414, St-Denis
Restaurant Martel, face à l'église St-Viateur
Hôpital Ste-Justine
Collège Grasset
Collège Ste-Croix (externat classique)
Ecole des Sciences Sociales

LE VENDEUR DE JOURNAUX

coin Ste-Catherine et St-Denis
coin St-Denis et Ste-Catherine
coin Bélanger et St-Denis
coin Beaubien et St-Denis
coin Amherst et Ste-Catherine
coin St-Jacques et St-Pierre
coin S.-Jacques et S-Frs-Xavier
coin face à "La Patrie"
sur rue S.-Jacques près S.-Laurent face à l'Hôtel de ville

BALLON AU PANIER

Depuis quelque temps déjà, l'équipe de ballon-au-panier a repris ses activités. Nous avons bien le ballon et le panier, mais les joueurs manquent!... Avis donc à tous ceux qui s'intéres-

sent à ce jeu et à ceux qui sont susceptibles de s'y intéresser d'être présents le mercredi et le vendredi, à 5 h. Pour tout autre renseignement, s'adresser à Philippe Ewart.

QU'EST-CE QU'UN HOMME INTELLIGENT?

On confond parfois intelligence et mémoire, intelligence et rapidité de compréhension, originalité, esprit, autorité, éloquence, succès auprès des femmes, etc. Il faut détruire ces préjugés.

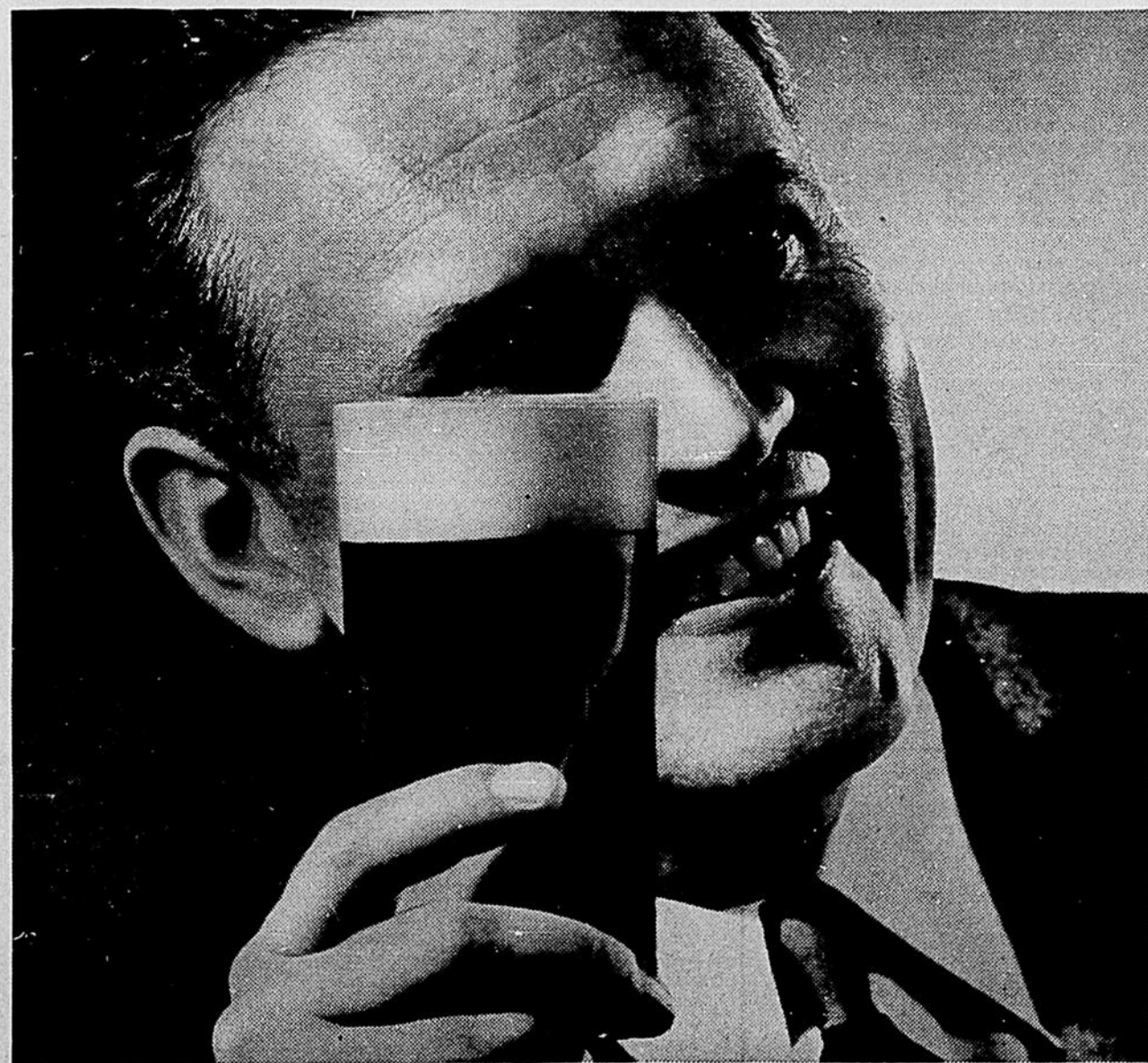
Chacun se croit intelligent, et il est vrai que la notion d'intelligence est relative par certains côtés. Il en existe, néanmoins, une définition générale, objective, que nous allons tenter d'énoncer, tout en laissant grand ouvert le champ de la critique.

L'homme intelligent est celui qui, en temps normal, c'est-à-dire lorsqu'il est en bonne santé et exempt de préoccupations absorbantes, sait se dégager des influences qui altèrent habituellement

nos jugements; qui regarde les choses à la fois dans leur ensemble et dans leurs détails, à la fois spirituellement et matériellement; qui conserve, au moins dans son for intérieur, un mélange de sérieux et d'humour, de gravité et d'ironie; qui possède une égale capacité de méditation et d'action, s'intéresse aux hommes autant qu'aux choses, et en apprécie la valeur aussi exactement que possible; qui prévoit, jusqu'à un certain point, les conséquences logiques de ses actes, — et tout cela avec un certain minimum de rapidité, minimum calculé d'après une moyenne.

Objeteurs, à vous la parole!

Jean ZALLONI



*Avez-vous essayé une
Black Horse ces jours-ci?
ELLE EST DOUCE ET MOELLEUSE!*

La favorite des Canadiens depuis cinq générations, la Black Horse est aujourd'hui meilleure que jamais! Douce et moelleuse... couronnée d'une belle mousse crémeuse... cette bière réputée depuis tant d'années est vraiment la meilleure bière du Canada. Commandez-en une caisse chez votre épicer. LA BRASSERIE DAWES, MONTRÉAL

BLACK HORSE

Moelleuse



LA MEILLEURE BIÈRE DU CANADA

Souvent nous avons entendu cette réflexion, depuis que nous sommes aux études: «Profitez-en, c'est le plus beau temps de votre vie.»

En effet, point d'inquiétude budgétaire: tout ce qui nous est demandé, c'est l'acquisition d'un bagage scientifique suffisant pour faire honneur à notre profession. Tel est sans doute, messieurs, le souci, le devoir fondamental de tout étudiant. Aussi nos devanciers avaient-ils le loisir d'en agir ainsi. Mais nous?

Pensons un instant au jour où nous commencerons à recevoir notre clientèle? Comment réussirons-nous? Notre salaire répondra-t-il à nos labeurs? Au sein d'un monde social où la réussite de l'un exige, semble-t-il, la banqueroute ou la déchéance, d'un monde social de plus en plus fermé aux générations qui montent, il y en a tant et tant aujourd'hui qui vivent ou même crèvent.

En bonne logique et en justice, puisque nous devons contribuer à former l'élite de demain, nous devons nous demander quelle est la cause du chambardement, du marasme économique où nous vivons.

Si l'inquiétude étreint tant de professionnels qui ne peuvent répondre à leurs obligations, si bien que plusieurs en sont réduits à rêver d'une place de fonctionnaire comme d'une sinécure, est-ce parce qu'ils ne travaillent pas assez? Qu'ils manquent de compétence? Le prétexte serait puéril en même temps qu'injurieux. En effet, les médecins, par exemple, seraient-ils tous d'égale compétence que le peuple n'aurait pas assez d'argent à leur donner pour les faire tous vivre convenablement.

Ce n'est pas que le peuple, la masse, n'ait pas besoin de services professionnels: il suffit de visiter certains milieux pour le constater. Mais comment se payer le luxe d'être malade, lorsqu'on a à peine de quoi manger? Ce qui manque, c'est le trait d'union entre les services et le client, c'est-à-dire de l'argent, de la monnaie dans sa main, à sa disposition. Même si la richesse surabonde, si bien qu'on limite les emblavures, qu'on noie des cochons et qu'on jette le café à la mer, etc., etc., si l'on ne dispose pas du signe, si ceux qui contrôlent le signe, la monnaie, en agissent de façon à ce que la masse, le consommateur n'ait pas suffisamment de signe, il ne reste à la foule qu'à trimer sans fin, pour suffire à peine à gagner le pain quotidien. «Quand le bâtiment va, tout va», dit-on avec justesse; de même peut-on dire: «Quand l'ouvrier ne boucle pas, les intellectuels, les professionnels végètent pour un bon nombre.»

Les statistiques nous apprennent que le commerce global du Canada pour une année, que le chiffre des affaires est environ de 6 milliards. Je vous présente des chiffres approximatifs, puisque je ne veux pas faire en ce moment un travail de statisticien. Or il y a 3 milliards de monnaie scripturale, de monnaie d'affaires, et 287 millions de papier-monnaie et de monnaie métallique, c'est-à-dire de monnaie de poche.

Lorsqu'on compare le flux monétaire avec les variations d'ensemble du commerce et de l'industrie, l'on constate que les chiffres que je vous présente grosso modo apparaissent comme très plausibles.

En effet, le flot de l'argent correspond à peu près au flot de la production. Or, et ce chiffre est certain, il y a au Canada 3 milliards de monnaie d'affaires, de monnaie de banque, de monnaie scripturale. Et la moyenne des prêts étant de 6 mois, les émissions bancaires, les émissions de crédit atteignent environ 6 milliards, chiffre que j'ai donné tout à l'heure comme approximatif du chiffre des affaires canadiennes.

C'est là ce qui ressort des considérations que M. Miller, si je ne me trompe, secrétaire de la Banque Canadienne de Commerce, faisait il y a quelques années.

Ces 6 milliards de monnaie d'affaires sont émis au taux moyen de 4%. Donc un intérêt annuel de 240 millions.

Si l'on étudie l'histoire de la monnaie, il apparaît ainsi que le banquier, génial inventeur du crédit bancaire moderne, retire au Canada, comme dans le monde

LE SYSTEME MONÉTAIRE

entier d'ailleurs, de jolis bénéfices de son simple travail de tenue des livres, de son travail de comptabilité. Pour s'en tenir au Canada, il est notoire que les charges du système coûtent au public canadien la moyenne de 0.43 par dollar. Et ce chiffre n'est pas exagéré, surtout si l'on songe que les gouvernements sont les principaux emprunteurs et débiteurs des banques, si l'on songe que la dette collective de tous les gouvernements au Canada, fédéral, provinciaux et municipaux, dépasse les 8 milliards et s'accroît sans cesse. Belles perspectives d'avenir.

Donc s'il apparaît faux, ou du moins pas tout à fait juste de dire qu'on paie à chaque dollar qu'on dépense une royauté au banquier, il est tout à fait conforme aux faits de répéter qu'on leur paie cette royauté à chaque flot d'émission monétaire.

Ces revenus du banquier sont tellement exorbitants, que tout le travail d'un peuple non seulement ne suffit pas à en solder les frais, mais encore mettrait le pays en banqueroute, si l'on n'hypothéquait pas sans cesse les richesses foncières et potentielles du pays, en même temps que les générations futures. Nos enfants naîtront avec une dette d'au moins \$800.00 sur les épaules. Magnifique hommage au capital humain.

John Mitchell rapporte que la dette nationale de l'Angleterre en 1914 était de 650 millions. En 1919, elle s'était élevée à 7,000 millions. De 1919 à 1939, le peuple anglais a payé 5,500 millions; mais en août 1939, le peuple anglais devait encore à sa banque 8,000 millions. Et l'on présente ces braves comme les prototypes des véritables hommes d'affaires. Si le ridicule tuait...

Au Canada, en 1917, le gouvernement avait emprunté à la banque 317 millions. En 1919, cette dette grossie des intérêts s'élevait à 1,000 millions. Avec la fondation des impôts sur le revenu, de 1919 à 1938, le peuple payait 3,755 millions et, en 1939, la dette était encore de 7,500 millions.

Devant un tel état de choses, nous sommes en droit de nous demander si un tel système monétaire est raisonnable et si le salut n'exige pas qu'il soit changé au plus tôt. C'est ce que nous allons maintenant étudier.

Et d'abord, qu'est-ce que la monnaie? Elle a varié, au cours de l'histoire, selon les exigences et les progrès des temps, mais elle se ramène toujours, à toutes les époques, au même concept essentiel, fondamental. L'argent est un instrument, un médium, un moyen d'échange, conventionnel, entre la production et la consommation entendues au sens le plus large: c'est une valeur moyenne théorique, égale aux produits et aux services demandés, valeur garantie par le Souverain, par le pouvoir, et assise sur la confiance publique.

Or, dans l'étude de l'évolution de ce moyen d'échange au cours des âges, on ne peut s'empêcher de remarquer un progrès continu, dans la ligne d'une «spiritualisation» toujours accrue du médium d'échange. La monnaie se fait en effet plus souple, plus commode, mieux et sans cesse adaptée aux besoins grandissants d'une civilisation en perpétuel devenir. Elle a suivi en quelque sorte la loi interne naturelle de son évolution, vers une perfection qui a permis les étonnantes réalisations modernes.

Énumérons hâtivement les moments principaux de cette marche en avant: le troc, l'or, le papier-monnaie, les effets de commerce, la monnaie scripturale enfin, ou monnaie d'affaires, simple comptabilité qui est, en fin de compte, l'âge adulte de la monnaie, son accession à sa vie normale, à son état de pleine efficacité, à l'état de monnaie véritable dans la ligne de ses lois essentielles de signe, de titre à un bien véritable.

Dans son livre «Sous le Signe de l'or», M. Montpetit s'exprime en ces termes à peu près, en parlant de garantie or de la monnaie 100%: «Tout l'or du monde ne suffirait pas à réaliser ce but, ne fût-ce que pour deux ou trois pays.»

En effet, si l'on regarde les faits, si l'on compare les chiffres, la couverture or de la monnaie totale d'un pays apparaît comme bien minime, et même plus théorique que réelle, si bien que plus de 90% des affaires se font par de la monnaie scripturale, de la monnaie de crédit.

Au début, par exemple, au Canada, on exigeait 25% d'or pour les premiers 25 millions de l'or; le surplus devait être couvert 100%. Ensuite on basa une partie de ce surplus sur 100% d'obligations de l'État, qui ne sont pas de l'or.

Enfin, on a changé trois ou quatre fois par décade le pourcentage et la qualité de cette couverture de la monnaie. On change sans cesse l'étalon, la base, mais en se gardant bien de prendre jamais pour base la production réelle et potentielle. Du moins légalement, car, de fait, la production est la base véritable de la monnaie, et le paravent or, toujours légal et soi-disant le seul sain, n'est que la fiction archaïque au moyen de laquelle

les habiles coulissiers de la Haute Finance tirent à eux tous les avantages d'un système techniquement si perfectionné. Corruptio optimi pessima. Aussi les foules peinent-elles plus que jamais dans un âge où l'abondance, permise par le machinisme, est à nos portes.

Ainsi, per accidens, la monnaie trahit son rôle, ce pour quoi elle est faite, ce qui fait qu'elle est ce qu'elle est: monnaie. Ainsi voit-on l'homme, et toute l'économie, tout l'humain, y compris la politique, servir la monnaie. La richesse réelle est au service de son «signe», la température doit se plier au baromètre: c'est le régime stupide de la fécondité de l'argent.

Le Père T.-M. Lamarche dans son livre «À qui le pouvoir, à qui l'argent» rapporte que le Dominion avait permis aux banques d'émettre \$50,000,000 de monnaie fictive pour une garantie de 12½ millions d'or. Ce qui fait \$4.00 pour un dollar d'or; et dix fois cette valeur pour la monnaie de crédit; en définitive, la banque émet \$40.00 en papier pour \$1.00 en or qu'elle possède. En 1937 M. Dunning, ministre des finances, disait la même chose: «Les banques prêtent dix fois leurs réserves.»

Le défaut de cette organisation est que les banques prêtent et retirent intérêt sur la monnaie qu'elles créent, privilège qui revient au Souverain. C'est ainsi qu'avec \$1.00 or, la banque prête \$40.00 de monnaie bancaire au public à 5%; elle retire \$2.00 d'intérêt. Donc, comme la banque prête 10 fois ses réserves, elle fait du 50% sur ses disponibilités réelles, et comme elle prête 40 fois sa réserve or, elle fait du 200% sur l'or qu'elle détient. La société se porte bien, vraiment! Et l'étalon or est bien utile... à certains.

Le troc était devenu trop encombrant; on imagina alors un moyen d'échange, une monnaie plus adéquate et qui représentait les produits de la terre, le travail des individus, en un mot les richesses de la nation. C'était la monnaie vraie. Des financiers s'apercevant du rôle que pourrait jouer la monnaie conventionnelle obtinrent la permission du Souverain de faire du papier-monnaie. À l'innovation de ce procédé, les échanges devinrent plus faciles. La quantité d'or ne répondant pas au rythme de l'augmentation des richesses, force fut donc d'émettre du papier-monnaie en plus grande quantité que l'or. La monnaie qui n'était pas garantie par l'or valait autant que l'autre: elle représentait les produits de la terre et le travail du peuple. Le banquier s'arrogeait donc une partie du revenu de la nation.

C'est encore ce qui se passe aujourd'hui et d'une manière toujours de plus en plus amplifiée et élaborée: nous sommes à l'âge de la pure monnaie-dette.

La monnaie-dette est l'intérêt que demande le banquier pour sa monnaie de crédit. Je m'explique: si dans une île je suis le seul banquier et que \$1,000.00 suffisent pour les échanges du pays, après un an, au taux de 5%, je demanderai donc un remboursement de \$1,050.00. Où prendrais-je le \$50.00 puisque je suis le seul créateur de la monnaie et je n'en ai créé que \$1,000.00 je devrai donc leur prêter de nouveau \$1,000.00 pour les mêmes fins et \$50.00 représentant l'intérêt qui m'étaut dû. L'année suivante encore \$50.00 qui formeront le montant de \$102.50 avec intérêt composé et ainsi s'accumulera la dette du pays. C'est bien ce qui se passe au Canada. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, la dette par capita d'un pays pauvre est moins élevée que celle d'un pays riche. Voici un exemple tiré du Monetary Times, 21 oct. 1939. La dette par capita du Québec est de \$76.6 et celle de l'Ontario, qui est considérée comme la plus riche province du Dominion, est de \$187.6 par tête.

Il n'y a pas seulement la monnaie dette prise en elle-même qui, d'une manière directe, contribue à notre malaise. Grâce à ce puissant contrôle, les banquiers peuvent créer beaucoup d'argent pendant un certain temps et de ce fait encourager la construction, les entreprises industrielles et commerciales. C'est bientôt l'inflation. Lorsque ces nouvelles entreprises sont en voie de donner un bon rendement, alors le banquier ne se gêne nullement de rede-mander ses argents, i.e. de contracter ses

crédits, ce qui fera tomber l'emprunteur dans une faillite qui sera profitable au banquier. Si les contractions bancaires se généralisent dans tout le pays, nous assistons à une période de déflation et l'on peut voir tout autour de nous de nombreuses faillites dans tous les domaines de l'industrie. Et non content de cette piraterie à la source des affaires par le contrôle de la monnaie, les financiers en viennent aux Trusts, qui trouvent leur épanouissement complet et désastreux dans les Holding Companies, ces monstres du monde économique moderne. Les petits et les moyens sont logiquement et de fait dévorés peu à peu. Exemple: 88% de la propriété de Montréal est aux Trusts.

Il ne s'agit pas seulement de détruire la vieille formule, il faut en préconiser une autre. Voici celle du Père T.-M. Lamarche. L'état doit reprendre ses prérogatives de créer et de contrôler la monnaie. Premièrement il éviterait les dettes envers les banques, ces dettes où il s'enlise de plus en plus. À remarquer que 90% de l'argent prêté par les banques est prêté à l'État. Ensuite la quantité de monnaie doit être au moins en rapport avec les produits du pays. Puisque c'est un système d'échange il faudrait avoir de la monnaie pour permettre tous les échanges. On n'aurait pas ce déséquilibre actuel où il y a des hommes qui crèvent de faim, veulent travailler, bien qu'il y ait du blé qui pourrit dans les éleveurs et des travaux inachevés.

Donc, le gouvernement devrait reprendre son pouvoir de créer et de contrôler la monnaie, car c'est un pouvoir souverain.

Mais comme un gouvernement existe pour le bien commun, pour le bien de ses administrés, il ne doit pas reprendre le contrôle de l'argent pour lui-même, mais pour le peuple. Il s'agit de savoir comment rendre l'argent au peuple. Le Père Lamarche propose le Crédit-Travail.

Voici: le gouvernement constate que tels travaux s'imposent ou sont du moins possibles, en raison de l'abondance des matières premières et de la main-d'œuvre dans tel secteur de la vie économique. Aussitôt il avance des crédits, qui ne sont pas une monnaie-dette, mais une monnaie véritable libérée de toute chaîne, et qui permettra la création de nouvelles richesses. Ces travaux publics accroîtraient le patrimoine foncier du pays et assureraient la diffusion dans le peuple, par la voie normale du travail, de salaires qui combleraient l'écart désastreux entre la production et la consommation, entre des entrepôts saturés de produits et des goussets vides.

Actuellement même, les banques ne considèrent pas l'or comme garantie de la monnaie qu'elles prêtent, mais bien la solvabilité de leurs clients, i.e. une portion des richesses réelles du pays. En effet, elles prêtent beaucoup plus que leurs réserves et que les dépôts reçus, comme on l'a vu, si bien que M. Wilson, le président de la Banque Royale, faisait cette déclaration quand il était gérant: «Toute la théorie bancaire repose sur la présomption que tout le monde ne perdra pas la tête en même temps.»

Si les citoyens donnent leur confiance à un groupe d'individus appelés banquiers, pourquoi ne la donneraient-ils pas à l'État?

Il y a une autre solution, qui s'appelle le Crédit Social. Le Crédit Social s'accorde avec le Crédit-Travail, pour ce qui est de la remise à l'État du pouvoir souverain de créer et de contrôler toute émission de monnaie nouvelle.

Avant de dire très brièvement ce qu'est le Crédit-Social, rappelons qu'une Commission, formée de 9 théologiens éminents de chez nous, a déclaré qu'il n'était nullement entacé de socialisme et que son esprit, i.e. la morale sous-jacente à ses premiers principes, n'avait rien de contraire à l'enseignement moral de l'Église.

Avant de le définir, ajoutons encore que, pas plus que le Crédit-Travail, il ne se présente comme une panacée, et que tous deux appellent le Corporatisme d'association promu par l'Église. Corporatisme et monnaie sont deux questions interdépendantes, complémentaires, mais distinctes. Une juste solution d'un de ces problèmes peut aider à une plus

rapide solution de l'autre. Mais gardons-nous de confondre une juste organisation de la vie économique que le corporatisme et la diffusion d'un sang sain à la vie économique, par une monnaie saine. Ne confondons pas organes et sang. Et je suis venu vous entretenir du sang, de la monnaie.

La différence du Crédit-Social d'avec le Crédit-Travail est dans le «comment rendre l'argent au peuple.»

Le Crédit-Social prétend:

1) d'une part, que l'héritage scientifique qui a permis le machinisme est un héritage collectif, un bien commun auquel chacun a un titre égal, puisqu'il fait partie de la grande famille humaine. Aussi chacun devrait avoir droit, gratuitement, au surplus de richesses que permet le machinisme, le progrès, avec un travail humain immensément diminué,

Le Crédit-Social prétend:

2) d'autre part, que ce surplus devrait se polariser autour de la première «valeur» terrestre, autour de la personne, de la personne non pas dans ses manifestations personnelles, mais de la personne en tant que tout complet original, petit cosmos spirituel, autonome et riche de virtualités uniques. Aujourd'hui, par exemple, les surplus se polarisent, se ramassent autour des capitaux par des dividendes-actions; c'est la fécondité intrinsèque de l'argent. Sous le Crédit-Social, les dividendes se polariseraient, se ramasseraient autour de la personne, ce serait le dividende-personne, la fécondité intrinsèque et initiale de la personne.

Et remarquez bien qu'il ne s'agit pas d'égalitarisme, mais d'un minimum d'égalité. Il ne s'agit donc pas de donner à tous et à chacun des chances égales au départ, mais un minimum de chances égales au départ.

J'espère bien que cet exposé trop succinct et hâtif des nouvelles théories monétaires ne vous feront pas croire que vous avez pu voir tout ce qu'elles ont, quoi qu'on en dise dans des milieux intéressés, de réaliste et de fécond. J'ai seulement voulu vous faire sentir qu'il est pour le moins présomptueux et d'une pauvre probité intellectuelle de les condamner ex professo, parce que tel ou tel les condamne. Il faut les étudier en elles-mêmes, car, dans ce domaine, l'argument d'autorité est inacceptable, pour ne pas dire puéril et prétentieux.

Et je termine par quelques citations suggestives:

Voici d'abord Pie XI, dans «Quadragesimo anno». «Ce qui à notre époque frappe le regard, c'est l'accumulation d'une énorme Puissance, d'un pouvoir économique discrétionnaire, aux mains d'un petit nombre d'hommes. Ce pouvoir est surtout considérable chez ceux qui, détenteurs et maîtres absolus de l'argent, gouvernent le crédit et le dispensent selon leur bon plaisir.»

«Par là, ils distribuent en quelque sorte le sang à l'organisme économique dont ils tiennent la Vie entre leurs mains, si bien que, sans leur consentement, nul ne peut plus respirer. Ceux-là seuls restent debout qui sont les plus forts, ce qui revient à dire, qui luttent avec le plus de violence, qui sont les moins gênés par les scrupules de conscience.»

Cette idée du saint Père n'est pas tombée dans l'oubli puisque déjà, dans des milieux bien différents, on entend des réflexions comme les suivantes:

«L'argent doit être réglé d'après le crédit réel de la collectivité, représenté par la capacité productive du pays. Pour que l'argent remplisse son rôle, on devra cesser de le traiter comme une marchandise soumise au commerce de quelques profiteurs. L'argent étant simplement le véhicule du crédit de la collectivité, l'administration de la politique financière ne peut être logiquement confiée qu'à une autorité nationale directement responsable au souverain et à son peuple. Le mécanisme existant étant incapable d'équilibrer le pouvoir d'achat avec les prix des produits disponibles, il faut combler l'écart par une finance directe du public.» (Chambre de commerce de Southampton).

À la Cour Plénière d'Australie, le juge en chef Dethridge et les juges Beeby et Drake-Brockman, ont fait cette déclaration:

«Une partie considérable de l'opinion soutient que la manipulation de l'argent et du crédit et les systèmes bancaires du monde sont en grande partie responsables de la crise actuelle.»

«Théoriquement, le mécanisme financier est destiné à faciliter les échanges de la richesse existante, à l'intérieur comme à l'étranger.»

«Mais, sous les systèmes bancaires du monde, il est devenu un instrument pour contrôler la production future de la richesse.»

«Nombre d'économistes et d'hommes d'État soutiennent aujourd'hui que le contrôle de l'argent devrait être une fonction de l'État plutôt qu'un champ d'exploitation pour les profiteurs.»

Il serait facile d'allonger la liste des hommes qui ont adhéré à ce mouvement; entre autres Thomas Edison, Henry Ford, Abraham Lincoln; je vous laisse à vos réflexions, dans l'espérance qu'on inscrira un jour vos noms à la suite des plus clairs voyants de nos devanciers.

Georges-Étienne TÊTREAU

LE GROGNON

Toutes nos félicitations à papa et à maman Vallerand qui, respectivement, connaissent la joie et la souffrance de créer.

* * *

Maintenant que notre bonne mère à tous, l'A.G.E.U.M., a son «permanent», espérons que l'argent va cesser de «friser» par toutes les fenêtres de la cabane.

* * *

D'ailleurs les étudiants ont été assez avisés pour placer devant leur caisse un «rouleau»... compresseur de dépenses.

* * *

Brick fait un tour de force il écrit tout un article pour nous dire qu'il n'a rien à nous dire.

Aussi, personne ne doute plus que son inspiration et celle de Gil se confondent quant à la source.

* * *

Le secrétaire permanent dit-on a «de l'as» tout le dynamisme.

* * *

Il paraît que Adrien Thibodeau porte le surnom de «Chonchon». Mon doux là là, fais-tu tes débuts, Chonchon?

* * *

Notre digne président ne prise pas le sel c'est son affaire, mais s'il est sincère, il va se raser immédiatement la moustache, ce «sel du baiser». Ne faites pas aux autres...

* * *

S'il faut en croire les photos des journaux, les «petits» réfugiés qui nous arrivent sont d'une précocité physique phénoménale.

* * *

Les aviateurs allemands visent avec une précision remarquable. Forcés de se tenir à 30,000 pieds dans les airs par une défense anti-aérienne inévitable, ils visent et atteignent tous les hôpitaux, et toutes les écoles remplis d'enfants... évacués depuis six mois.

* * *

Hiller a vraiment la «roue manie». Il fait tout entrer dans sa sphère d'influence.

* * *

Mussolini doit commencer à se rendre compte que de Romains à Romains il n'y a que la différence d'une lettre... qu'on peut déchirer comme un «chiffon de papier».

* * *

La légende des forces libres de France date de loin c'est une bonne vieille farce... «gaulloise».

* * *

De longue mémoire on se souviendra de l'an «40», l'année des mariages et des camps d'entraînement!

* * *

Les Allemands demandent avec insistance l'amitié anglaise. Tous les jours, ils tentent de s'avancer plus avant dans... la manche de ces Messieurs.

* * *

Le Quartier Latin a regretté le départ de son rédacteur «détourne-encours»... dont nous avons lu un essai dans le dernier numéro.

Était-ce là une suggestion polie à ce copain, plein de bonne volonté, pourtant.

* * *

Pour aller «des noirs aux modernes» il faut passer par un rouge. Adrien Thibodeau nous le prouve.

* * *

L'auteur de «Vous débutez, ma chère», signe «Gamin». Peine perdue, son style avait déjà trahi une main peu experte... qu'on n'imagine même pas écrivant avec une plume... «fontaine».

* * *

Quelle que soit l'issue de la guerre, nous n'en doutons pas, il y aura toujours une Angleterre. L'histoire se répète sans cesse.

* * *

Nous annonçons avec un profond regret le décès universitaire de notre ami à tous, André Bachand.

Nous (et nos mains droites) portons le deuil!

À DEUX PAS DE L'UNIVERSITÉ

7 BARBIERS
VOUS ATTENDENT

SALON JOS BARRY

AU SOUS-SOL DE L'ÉDIFICE S.-DENIS

354 est, Ste-Catherine

Près S.-Denis

1904 - 1940

DEPUIS TRENTE-SIX ANS
NOUS HABILLONS LES
ÉTUDIANTS

Assortiment très considérable de complets, paletots, articles pour hommes à des prix qui ont toujours satisfait vos prédécesseurs.

10% de ristourne sur présentation de la carte de membre de l'A. G. E. U. M.

Bonin

901 est, rue Ste-Catherine

Emile Thisdale

335 est, rue Sainte-Catherine

VÊTEMENTS ET ARTICLES POUR HOMMES

ESCOMPTE SPÉCIAL AUX ÉTUDIANTS